

Sous la direction de Dounia Tadli

Regards croisés sur l'antispécisme

Par Thomas Bolmain, Marie-Sarah Delefosse et Dounia Tadli

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	p.5
PARTIE 1 – L'ANTISPÉCISME : BONNE INTUITION, MAUVAISE RÉPONSE ?	
I. LE CONTEXTE	p.9
II. LA VISION ANTISPÉCISTE	p.11
III. L'ANTISPÉCISME : BONNE INTUITION, MAUVAISE RÉPONSE ?	p.13
1. Les critiques d'une posture très théorique	p.13
2. Entre ethnocentrisme et anthropocentrisme	p.14
CONCLUSION	p.16
PARTIE 2 – L'ANTISPÉCISME : D'UN CHOIX INDIVIDUEL À UN ENGAGEMENT COLLECTIF	
I. ANTISPÉCISTE AVEZ-VOUS DIT ?	p.22
II. L'ANTISPÉCISME COMME IDENTITÉ	p.24
1. L'identité alimentaire partisane	p.24
2. Devenir végétarien ou vegan... une histoire de cognition !	p.26
III. L'ANTISPÉCISME : D'UNE VOLONTÉ INDIVIDUELLE À UN ENGAGEMENT COLLECTIF	p.29
PARTIE 3 – AMIS DES ANIMAUX, ENCORE UN EFFORT SI VOUS NE VOULEZ PAS ÊTRE ANTISPÉCISTES !	
I. ATTENDU D'UNE CRITIQUE PHILOSOPHIQUE DE L'ANTISPÉCISME	p.35
II. UN ARGUMENT QUI UN BREF INSTANT LAISSE PANTOIS	p.36
III. L'APPROCHE CONTINENTALE : L'ANIMAL NON COMME CAUSE MAIS COMME QUESTION	p.38
IV. UNE ONTOLOGIE POLITIQUE DE LA RELATION ET DU DEVENIR	p.39
V. UNE CONCLUSION HISTORIQUE ET PRATIQUE	p.41
CONCLUSION	p.43
BIBLIOGRAPHIE	p.46

INTRODUCTION

Antispécistes, végétaliens, vegan... Depuis quelques années, ces notions sont omniprésentes dans notre société. Une recherche du mot vegan sur un site d'actualité tel que LeMonde.fr suffira à s'en convaincre : pas moins de cinq articles abordent ce sujet sur une période de 15 jours, plus d'une dizaine contient l'occurrence vegan.¹ Les rayons des librairies voient également fleurir de plus en plus de livres de cuisine végétarienne ou vegan, mais aussi des ouvrages militants (*Antispéciste* d'Aymeric Caron a notamment été vendu à plus de 45 000 exemplaires). Les industries quant à elles ne manquent pas cette belle occasion de faire du chiffre : nombre d'entre elles y voient une niche de marché et multiplient les substituts à la consommation carnée (depuis les steaks de soja jusqu'à la viande, et même le cuir, *in vitro*).

Les mouvements vegan et antispéciste, quoiqu'encore largement minoritaires, prennent ainsi de plus en plus d'ampleur dans la société occidentale. Progressivement, ils se sont fait une place dans l'espace politico-médiatique et ont ouvert le débat. Ces mouvements nous questionnent quant à notre rapport à la viande, à la manière dont nous la produisons et la consommons.² Les revendications antispécistes, régulièrement appuyées par des images chocs, nous poussent à interroger ce qui est devenu invisible pour les mangeurs : comment sont élevés les animaux dont nous nous nourrissons ? Que se passe-t-il dans les abattoirs ? Si la plupart d'entre nous se l'imaginent de façon plus ou moins abstraite, nous préférons l'abstraire de nos préoccupations quotidiennes, surtout quand il s'agit de déguster un steak ou une cuisse de poulet. Cette confortable ignorance s'est vue troublée par les crises sanitaires et éthiques de la filière de la viande : maladie de la vache folle, lasagnes à la viande de cheval, scandales de maltraitance animale dans les abattoirs... Brutalement, nous nous sommes souvenus que la viande était autre chose qu'une substance anonyme : la consommation de produits d'origine animale implique l'élevage et l'abattage de bêtes. Comment avons-nous pu oublier, ou du moins évacuer, ce qui apparaît à présent comme un truisme sanguinolent sur nos écrans ? Dans la première partie de cette étude, Dounia Tadli montrera la façon dont un contexte qui semble propice au développement de l'antispécisme a pu émerger. L'anthropologue abordera ensuite les principales idées de la philosophie antispéciste et la façon dont, d'une certaine manière, elle s'inscrit en continuité avec les logiques dénoncées. La contribution s'inscrivant dans une perspective anthropologique, il s'agira moins d'établir des lois naturelles (l'humain est-il profondément carnivore ?) ou des grandes vérités (les espèces se valent-elles toutes ?) que de tenter de comprendre la construction de systèmes d'idées.

La deuxième partie de la présente étude analysera la manière dont ces idées, qui se combinent avec des pratiques, sont adoptées par les individus jusqu'à faire partie de leur identité. Marie-Sarah Delefosse montrera en effet que les modifications de régimes alimentaires (pour des raisons éthiques, politiques, écologiques) renvoient bien souvent à une transformation plus générale du mode de vie. Être végétarien éthique ou vegan ferait partie de l'identité : les concernés se sentiraient profondément antispécistes, condamnant ce qu'ils appellent *l'exploitation animale* et interpellant, parfois vivement, les éleveurs et professionnels travaillant avec les animaux ainsi que l'ensemble de la population sur les conditions d'élevage des animaux. Alors que le mouvement

¹ Recherche effectuée le 6 octobre 2017 via l'onglet « rechercher » du site *LeMonde.fr*. <http://www.lemonde.fr/recherche/?keywords=vegan>

² Nous abordions ces questions dans une précédente étude. Voir D. Tadli, *De l'étable à la Table*. Nos rapports à la viande, révélateurs des modes de consommations, Bruxelles : CPCP, « Études », 2017.

bénéficie d'une visibilité croissante³, la démarche personnelle de ses membres est souvent méconnue. Les outils d'analyse de la psychologie sociale seront mobilisés par Marie-Sarah Delefosse afin d'étudier les motivations qui poussent les individus à devenir végétariens ou vegan, ainsi que leur démarche d'adhésion à la communauté antispéciste.⁴

Enfin, Thomas Bolmain développera le regard philosophique critique qu'il porte sur l'antispécisme. L'auteur montre que l'ancrage profondément théorique de l'argumentaire antispéciste ne permet pas d'appréhender les réalités concrètes de l'élevage. Le grand dilemme moral – qui a traversé l'ensemble des civilisations – de « tuer pour manger » ne peut en effet pas être réglé par une argumentation logiquement cohérente, ni par une revendication éthico-juridique. Il s'agirait plutôt d'une véritable décision politique de la part de l'éleveur, qui exerce son droit à vivre du produit de son travail. En réponse à l'ontologie animalocentrée de l'antispécisme, le philosophe propose donc une ontologie politique de la relation et du devenir : le souhait de transformer des pratiques humaines (comme les rapports aux animaux) doit passer par l'étude de ce qu'elles sont.

L'importance de l'empirisme, des expériences concrètes, du vécu des individus, constitue la pierre angulaire qui réunit les trois analyses. La prise en compte du contexte socio-historique est essentielle pour appréhender des réalités complexes comme l'élevage, mais aussi le mouvement antispéciste. La complémentarité des disciplines respectives des auteurs – l'anthropologie, la psychologie sociale et la philosophie – sera, quant à elle, particulièrement adéquate à la compréhension de cette réalité contemporaine.

Les auteurs

Dounia Tadli est chercheuse au sein du PEPS au CSCP. Elle est titulaire d'un master en anthropologie, spécialisée dans les relations humains-environnement.

Marie-Sarah Delefosse est chercheuse au sein du PEPS au CSCP. Elle est titulaire d'un master en sciences psychologiques à orientation « organisation, travail et société ».

Thomas Bolmain est docteur en philosophie.

³ Les campagnes médiatisées de l'association L214, les personnalités membres de ce mouvement (tels que Bill Clinton, Pamela Anderson, Matthieu Ricard, Aymeric Caron ou encore Franz-Olivier Giesbert), la présentation de candidats issus du Parti antispéciste citoyen pour la Transparence et l'Éthique (PACTE) aux élections législatives française ou encore l'utilisation de la cause animale par des candidats à l'élection présidentielle française (tels que Marine Le Pen ou Jean-Luc Mélenchon) leur a permis de se faire une place dans l'espace médiatique.

⁴ Nous avons pour ambition d'étudier le processus d'adhésion au mouvement antispéciste sous l'angle de la psychologie sociale. Le niveau d'analyse est celui des cognitions et comportements des groupes et des individus. Nous n'entrerons donc pas dans le débat d'idées. À ce propos, se reporter à la partie 1, de la présente étude, qui propose une vision anthropologique du mouvement, ainsi qu'à la partie 3 pour une critique philosophique.

PARTIE 1

L'ANTISPÉCISME : BONNE INTUITION, MAUVAISE RÉPONSE ?

Par Dounia Tadli

I. LE CONTEXTE

Si l'*Homo habilis* se nourrissait déjà d'insectes et de petites proies il y a 2,4 millions d'années, la création des abattoirs est une invention toute récente dans la carrière d'omnivore de l'être humain. En Occident, c'est au XIX^e siècle que ces premiers édifices sont construits sous l'impulsion de politiques d'urbanisation soucieuses d'hygiène publique. Les abattoirs concentrent ainsi une production de viande de plus en plus massive et rationalisée, tandis que les sensibilités nouvelles à l'égard des animaux et de la mort s'en trouvent préservées.¹

Au XXI^e siècle, la production de viande est toujours plus importante : 311,8 millions de tonnes de viande auraient été consommées en 2014.² Ce produit autrefois réservé à de grandes occasions est à présent banalisé, d'autant plus dans nos contrées. En moyenne, toujours en 2014, les Belges auraient mangé 57,8 kg de viande.³ Quant à nos rapports aux animaux et à la mort, les tendances observées au XIX^e siècle paraissent aujourd'hui exacerbées. L'attachement à certains animaux semble en effet toujours plus grand : tandis que près d'un tiers des Wallons possèdent au moins un chien ou un chat, les Belges auraient dépensé 1,3 milliards d'euros pour leurs fidèles compagnons en 2014.⁴ Certains chercheurs, comme le sociologue Jean-Pierre Digard, y voient une compensation à l'égard du traitement réservés aux animaux de rente : pour soulager la culpabilité de surexploiter les uns, les autres sont choyés avec le plus grand soin. Tandis que les animaux de compagnie seraient omniprésents et manifestement survalorisés, les animaux d'élevage seraient d'autant plus marginalisés, méprisés, dissimulés, exploités.⁵ Noëlie Vialles, quant à elle, va plus loin et cherche à expliquer la raison sous-jacente à cette apparente logique compensatoire. L'anthropologue caractérise ainsi les relations entre humains et animaux d'*asociales sociabilités* : sociabilités au sens où il s'agit de relations, asociales car libérées des normes et contraintes sociales humaines.⁶ Les aspects proprement sensoriels sont en effet très normés dans les sociétés humaines. Ainsi, les enfants apprennent très tôt qu'il est offensant de dévisager quelqu'un. Mais, hormis quelques exceptions, rien n'empêche d'observer un animal pendant une durée plus ou moins longue. C'est la disparition de la proximité traditionnelle des bêtes lors de la modernisation de l'agriculture qui aurait créé le manque de ce type de relations, auquel auraient répondu les animaux de compagnie.⁷ Quoi qu'il en soit, on peut se demander dans quelle mesure les citoyens d'aujourd'hui ne se basent-ils pas sur la relation qu'ils entretiennent avec leur animal de compagnie pour transposer cette image aux animaux d'élevage ?⁸

Par ailleurs, concernant notre rapport à la mort, rappelons que le transhumanisme prend aujourd'hui une place grandissante sous diverses formes.⁹ Ce courant de pensée prône l'*augmentation*

¹ N. VIALLES, *Le sang et la chair. Les abattoirs des pays de l'Adour*, Paris : Édition de la Maison des sciences de l'homme, 1987.

² Planetoscope, *La consommation mondiale de viande*, [en ligne :] <https://www.planetoscope.com/elevage-viande/1235-consommation-mondiale-de-viande.html>, consulté le 19 mai 2017.

³ « La consommation de viande baisse en moyenne de 0,9 kg par an en Belgique », *Statistics Belgium*, 18 mars 2016, [en ligne :] http://statbel.fgov.be/fr/statistiques/organisation/statbel/diffusion/statbel/a_la_une_archives/A_la_une_2016/la_consommation_de_viande_baisse.jsp, consulté le 19 mai 2017.

⁴ « Les ménages belges ont dépensé 1,3 milliard d'euros pour leurs animaux de compagnie en 2014 », *Statistics Belgium*, 25 août 2016, [en ligne :] http://statbel.fgov.be/fr/statistiques/organisation/statbel/diffusion/statbel/a_la_une_archives/A_la_une_2016/20160825_chiens_et_chats_en_2014.jsp, consulté le 22 mai 2017.

⁵ J.-P. DIGARD, « Les nouveaux animaux dénaturés », *Études Rurales*, 1993, n° 129-130, p. 169-178.

⁶ N. VIALLES, « La nostalgie des corps perdus », *Corps et affects*, Paris : Odile Jacob, 2004, p. 277-291.

⁷ N. VIALLES, « La nostalgie des corps perdus », *op. cit.*

⁸ M. GÉRARD, « Réinventer l'abattoir de proximité ? Quelques réflexions », exposé (présenté lors des rencontres de Nature et progrès sur l'élevage et l'abattage), reproduit en annexe par B. DELPEUCH, S. LA SPINA, *Potentialités de l'abattoir mobile et du tir en prairie pour les élevages wallons*, Jambes : Nature & Progrès Belgique, 2017. Sébastien Mouret émet une hypothèse comparable : « Les animaux de compagnie, principaux candidats à l'appartenance à une commune humanité, jouent un rôle essentiel dans la transformation de la sensibilité morale des hommes. Accueillis dans des familles où ils sont choyés et deviennent membres à part entière (...), leur mort devient un tabou (...). Étendue aux animaux d'élevage, cette sensibilité fait basculer la mise à mort à des fins alimentaires dans le champ du mal radical. » Voir S. MOURET, « La valeur morale d'un animal : esquisse d'un tableau en forme de dons de vie et de mort. Le cas des activités d'élevage », *Revue du MAUSS*, 2012, n° 39, p. 474-475.

⁹ J.-M. BESNIER, « Quelle est la place du transhumanisme dans notre société ? », *Huffington Post*, 20 janvier 2016 [en ligne :] http://www.huffingtonpost.fr/jeanmichel-besnier/place-du-transhumanisme-societe_b_9009444.html, consulté le 22 mai 2017.

de l'être humain grâce à la technologie. Les recherches sur les nanotechnologies, les biotechnologies, l'intelligence artificielle et les sciences cognitives (les NBIC) sont financées par les puissants acteurs d'Internet tels que Google, Paypal ou Facebook et mobilisent nombre d'experts internationaux. Ces derniers, qu'ils soient chirurgiens ou ingénieurs en robotique, entrevoient des avancées révolutionnaires pour une vie de plus en plus longue et en bonne santé.¹⁰ Avec ses rêves d'éternité, le succès de ce mouvement témoigne d'un certain malaise dans nos sociétés à l'égard de la dégénérescence humaine et de la mort, toujours plus éloignée de la vue et des consciences.

Ce contexte qui réunit à la fois la massification de la production de viande, son abondance dans les supermarchés et les sensibilités exacerbées à l'égard de la mort et des animaux est propice à la remise en question de nos rapports aux vivants, qui peut se traduire par le ralliement à l'antispécisme.

¹⁰ J.-C. FRÉRAUD, L. MORIN, *Transhumanisme : un corps pièces et main d'œuvre*, [en ligne :] http://www.liberation.fr/futurs/2014/12/07/transhumanisme-un-corps-pieces-et-main-d-oeuvre_1158730, consulté le 29 mai 2017.

II. LA VISION ANTISPÉCISTE

Spécisme et antispécisme

« L'antispécisme est un mouvement datant des années 1970 qui affirme que l'espèce à laquelle appartient un animal n'est pas un critère pertinent pour décider de la manière dont on doit le traiter et de la considération morale qu'on doit lui accorder. »¹¹

L'antispécisme s'oppose au spécisme qui désigne « toute attitude de discrimination envers un animal en raison de son appartenance à une espèce donnée. Il s'exprime à deux niveaux :

- d'une part, le spéciste établit que la souffrance des animaux non humains importe moins que la souffrance des humains ;
- d'autre part, il crée des catégorisations injustifiées parmi les espèces en les répartissant entre animaux de compagnie, animaux de boucherie, animaux de loisirs (...).

Au nom de ces différences de statut, le spéciste s'autorise des traitements différenciés à l'égard des espèces, alors même que celles-ci présentent les mêmes facultés cognitives, les mêmes besoins physiologiques et la même capacité à ressentir la souffrance et le plaisir. »¹²

En 1975, le philosophe australien Peter Singer publie *Animal Liberation*, une véritable bible pour les théoriciens et militants antispécistes.¹³ On peut lire dans la préface : « À mi-chemin, donc, entre l'essai philosophique et le guide pratique, c'est un livre militant qui n'a qu'un objectif : avoir un impact. »¹⁴ Le philosophe part du postulat selon lequel les animaux sont égaux au sens où l'appartenance à une espèce ne serait pas un critère pertinent de considération morale.¹⁵ C'est plutôt la capacité à ressentir, à éprouver des choses subjectivement (la *sentience*) qui devrait guider les comportements à l'égard des animaux. Ainsi, Peter Singer comme les libérateurs des animaux en général relaient régulièrement la fameuse citation de Bentham : « La question n'est pas " peuvent-ils raisonner ? " Ni " peuvent-ils parler ? " Mais " peuvent-ils souffrir ? " ».

C'est en ce sens que les antispécistes condamnent ce qu'ils appellent l'*exploitation animale* : l'élevage, l'expérimentation animale, le zoo, le cirque... D'après eux, les humains « permettent aux intérêts des membres de leur propre espèce de prévaloir sur des intérêts supérieurs de membres d'autres espèces ».¹⁶ Un intérêt égoïste sous-tendrait donc les pratiques spécistes, justifiées par la supposée supériorité humaine. L'élevage, en particulier, cristallise la



¹¹ « Antispécisme », *Wikipédia*, s. d., [en ligne :] <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Antisp%C3%A9cisme&oldid=137466129>, consulté le 22 mai 2017. Cette définition, issue de Wikipédia, revêt une certaine légitimité d'un point de vue ethnologique puisqu'elle a été rédigée par des antispécistes eux-mêmes. Voir S. DALLA BERNARDINA, « L'abolition des espèces », in C.-M. DUBREUIL, *Libération animale et végétarisation du monde : ethnologie de l'antispécisme français*, Paris : Édition du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2013.

¹² A. CARON, *Antispéciste. Réconcilier l'humain, l'animal, la nature*, Paris : Don Quichotte, 2016, p. 27-28.

¹³ P. SINGER, *La libération animale*, Paris : Petite Bibliothèque Payot, 2012.

¹⁴ J.-B. J. VILMER, « Préface », in P. Singer, *op. cit.*

¹⁵ Mais l'égalité de considération ne renvoie pas à l'égalité de traitement ou de valeur de vies. Voir P. SINGER, *op. cit.*

¹⁶ A. CARON, *op. cit.*, p. 30.

critique : si les vies animales se valent, à travers une commune capacité de souffrir, rien ne justifie alors le fait d'élever et de tuer certains animaux pour nourrir les humains. Ce slogan de l'association L214 fait ainsi dire à un veau sur une affiche : « Vous vous en sortez très bien sans côte de bœuf ! Moi pas. » En conséquence, les militants antispécistes sont, au minimum, végétariens : ils ne consomment pas de chair animale (ni viande, ni poisson). Certains vont jusqu'au végétalisme qui exclut les produits d'origine animale, tels que le lait, les œufs, le miel voire au véganisme (qui exclut les produits et activités issus de l'*exploitation animale*) qui apparaît comme un idéal de vie à atteindre.¹⁷

Le mouvement antispéciste, issu de l'anarchisme, est en réalité plus vaste que la question animale qu'il intègre dans un ensemble de revendications à l'encontre de tout ce qui s'apparenterait à un système de domination. Les militants sont donc dans une lutte globale et politique pour la libération des animaux, des femmes, des minorités sexuelles... Les antispécistes apparentent souvent leur démarche à la lutte contre le racisme : « L'antispécisme est un antiracisme étendu. C'est bien le même mouvement qui est à l'œuvre. Ce mouvement est celui qui réclame le respect de l'autre dans ses différences, ses spécificités, sans jugement qualitatif au nom d'une apparence. Ce mouvement est celui qui combat l'injustice. »¹⁸ À ses débuts, l'hyper intellectualisation du mouvement aurait contribué à créer un style singulier, élitiste, marginal. Une certaine méprise à l'égard de la sensibilité et des émotions était de vigueur aux origines du mouvement, comme pour assurer la prise au sérieux d'une telle philosophie.¹⁹ Mais depuis les années 2000, la préoccupation animalitaire se serait affirmée et dissociée des autres causes pour gagner en clarté et en efficacité. L'obscur marginalité de l'antispécisme aurait gagné en visibilité et en tolérance. Parmi les militants qui inscrivent leur démarche dans cette nouvelle dynamique, on constate une tendance à sortir de l'intellectualisme à tout prix pour être davantage dans le concret. Ce changement s'illustre notamment à travers la diffusion de vidéos et d'images d'abattoirs ou d'élevage.²⁰ Si la philosophie s'était emparée de la question animalitaire, ces militants estiment ne pas ou plus avoir besoin de théoriser autant pour faire passer un message simple, universel. C'est ainsi que certains végétariens ou vegans ne sont pas forcément politisés et ne revendiquent pas nécessairement l'antispécisme.

¹⁷ C.-M. DUBREUIL, *op. cit.*

¹⁸ A. CARON, *op. cit.*, p. 457.

¹⁹ C.-M. DUBREUIL, *op. cit.*

²⁰ *Ibid.*

III. L'ANTISPÉCISME : BONNE INTUITION, MAUVAISE RÉPONSE ?

Nous l'avons vu, l'antispécisme s'inscrit dans une critique de l'industrialisation agro-alimentaire sous-tendue par une logique naturaliste qui postule la supériorité de l'être humain. Mais cette philosophie est peut-être plus conforme aux logiques qu'elle dénonce qu'il n'y paraît. D'une part, on peut se demander si cette posture très théorique ne confirme pas la méconnaissance des systèmes de production inhérente à la logique industrielle, qu'elle alimente par ailleurs indirectement. D'autre part, nous verrons que la pensée antispéciste reproduit, d'une certaine manière, la pensée naturaliste occidentale, pourtant sévèrement critiquée.

1. Les critiques d'une posture très théorique

Le fait que les libérateurs s'inscrivent essentiellement dans un registre éthique et théorique et éludent la question des relations concrètes entre humains et animaux peut poser question.²¹ Réduire systématiquement les liens aux animaux à des rapports d'exploitation « empêche de comprendre quelle est la place des animaux domestiques dans le lien social »²². Selon une enquête ethnologique, une part des antispécistes, effectivement, ne seraient pas sensibles aux animaux et ne les connaîtraient pas plus que ça : ils privilégieraient la perspective théorique et ne s'intéresseraient que peu aux animaux réels.²³ Jocelyne Porcher, ancienne éleveuse et sociologue engagée, se montre particulièrement sévère à l'égard de cette démarche. Selon elle, les théories de libération animale confondent l'élevage (rapport historique, issu de plusieurs millénaires de domestication, de vivre ensemble, de relations affectives, identitaires et économiques où les vies humaines et animales sont profondément liées) et la production animale (projet d'exploitation rationalisée et industrialisée de la matière animale débutant au début du XIX^e siècle, notamment avec le développement de la zootechnie).

L'image ci-contre, diffusée sur un site antispéciste²⁴, sous-tend l'idée selon laquelle une mise à mort *digne* est un non-sens pour les militants. Ce type d'affirmation illustre ce que Jocelyne Porcher dénonce : l'absence de distinction entre, d'une part, l'élevage où les éleveurs aspirent à une mise à mort digne et respectueuse et, d'autre part, la production animale où les bêtes sont abattues massivement, anonymement et le plus rapidement possible (ce qui est propice, si non à de la cruauté individuelle, à des dérives).

Il semble néanmoins qu'on puisse prudemment avancer que la visite de fermes wallonnes, par exemple, révélera la diversité des types d'élevages existants (taille, autonomie fourragère, conduite de l'élevage en général). Et on peut donc se risquer à avancer que la réalité du monde de l'élevage est plus com-



²¹ La partie 3 de la présente étude, analyse de T. BOLMAIN, intitulée « Amis des animaux, encore un effort si vous ne voulez pas être antispécistes ! », p. 34-42, montre bien la manière dont les raisonnements antispécistes peuvent mener à « quitter le monde concret » pour celui de « l'argumentation pure ».

²² J. PORCHER, « Ne libérez pas les animaux ! Plaidoyer contre un conformisme " analphabète " », *Revue du MAUSS*, 2007, XXIX, p. 575-585.

²³ C.-M. DUBREUIL, *op. cit.*

²⁴ « Le spécisme, le racisme envers les espèces », *www.vegan-france.fr*, s. d., [en ligne :] <https://www.vegan-france.fr/le-specisme.php>, consulté le 29 mai 2017.

plexe qu'une exploitation industrialisée des animaux. Contrairement à ce qu'on peut parfois lire dans les groupes de discussion vegans sur Internet, les éleveurs sont nombreux à faire preuve d'empathie à l'égard de leurs bêtes, avec lesquelles ils travaillent quotidiennement. Comme le disait un éleveur bovin : « Pour l'éleveur, et surtout en bio, on doit toujours anticiper [...]. Vous devez presque vous mettre à la place de vos animaux et aimer vos animaux. Sinon, ça n'est pas possible, voilà. »²⁵

Et si la légitimité de posséder le droit de vie et de mort sur leurs animaux peut questionner les éleveurs, ils sont d'autant plus inquiets quant aux conditions d'abattage qui peuvent en effet être plus ou moins dignes et respectueuses.²⁶ Mais ces préoccupations sont parfois mal comprises de la société, et particulièrement des *libérateurs des animaux* qui ne manquent pas d'ironie à ce sujet, comme en témoigne l'illustration précédente. Le témoignage d'un second éleveur illustre cette difficulté :

*C'est vrai que c'est pas facile, aujourd'hui, d'être un éleveur, parce qu'on se sent un peu accusé de tous les maux par la population. Et en même temps, c'est un des métiers les plus astreignants, c'est tous les jours. C'est un métier très lourd, et on sent de plus en plus que la population ne nous comprend pas, ne comprend pas l'enjeu de ce métier, c'est-à-dire l'élevage. Qu'est-ce qu'a été l'élevage, et qu'est-ce que peut encore être l'élevage aujourd'hui et demain.*²⁷

En conséquence, on peut avancer l'hypothèse suivante : les antispécistes, à tout le moins une partie d'entre eux, ne se baseraient-ils pas sur une *exo-définition* de l'élevage et des relations aux animaux, au sens où ils ne semblent pas directement impliqués dans la réalisation de l'activité en question ?²⁸ Dans tous les cas, ce refus catégorique de l'élevage, principalement basé sur ses dérives industrielles généralisées, nourrit le développement d'une nouvelle niche : le business des *substituts végétaux*, du steak de soja à la viande in vitro. Ainsi, par exemple, l'entreprise californienne Beyond Meat produit des substituts à base de plantes. Après avoir reçu le soutien de Bill Gates, l'entreprise a tout récemment engagé un ancien cadre de Coca-Cola (qui avait d'ailleurs offert à ce géant du soda une croissance de revenu de 200 % entre 2014 et 2016 dans son département).²⁹ Mais la démarche de Beyond Meat est aussi soutenue par d'importantes associations américaines de défense animale telles que PETA ou The Humane Society, concluant ainsi l'heureuse réconciliation entre antispécisme/végétarisme et industrie... aux dépens des éleveurs incompris ?

2. Entre ethnocentrisme et anthropocentrisme

Nous avons précédemment situé le contexte dans lequel s'inscrit l'essor de l'antispécisme : celui de l'industrialisation agro-alimentaire. La posture antispéciste apparaît comme une réponse à ces transformations relativement nouvelles : « Si manger de la viande est une pratique universelle, élever les animaux en batterie à grande échelle, comme des objets manufacturés, est une création occidentale récente ». ³⁰ L'ontologie naturaliste sous-jacente à ces pratiques trace une frontière nette entre les humains, êtres de culture, et les non-humains, êtres de nature. L'intériorité serait le critère discriminant : l'âme, la conscience, la subjectivité, le langage sont censés nous différencier des plantes et des animaux. ³¹ Cette différence prodiguerait à l'humain une supériorité sur le reste des vivants et l'absence d'une quelconque dette à leur égard.

²⁵ Témoignage d'un éleveur wallon, entretien avec l'auteure, Viroinval, 27 octobre 2016.

²⁶ Voir notamment les études réalisées en France et en Belgique : J. PORCHER, E. LÉCRIVAIN, N. SAVALOIS, S. MOURET, *Livre blanc pour une mort digne des animaux, Les éditions du palais*, Paris, 2014 ; B. DELPEUCH, S. LA SPINA, *Potentialités de l'abattoir mobile et du tir en prairie pour les élevages wallons*, *op. cit.*

²⁷ Témoignage d'un éleveur wallon, entretien avec l'auteure, Neupré, 17 novembre 2016.

²⁸ C. RÉMY, *La fin des bêtes. Une ethnographie de la mise à mort des animaux*, Paris : Economica, « Études Sociologiques », 2009.

²⁹ M. WATROUS, « Coca-Cola vet to join Beyond Meat as chief growth officer », *Food Business News*, 10 mai 2017, [en ligne :] http://www.foodbusinessnews.net/articles/news_home/Business_News/2017/05/Coca-Cola_vet_to_join_Beyond_M.aspx?ID=%7B9A358EEA-7757-4EF9-B839-553C3275886A%7D&cck=1, consulté le 30 mai 2017.

³⁰ C.-M. DUBREUIL, *op. cit.*, p. 207.

³¹ Au sujet de cette vision dichotomique, voir notamment l'analyse de M.-S. DELEFOSSE, partie 2, « III. L'antispécisme : d'une volonté individuelle à un engagement collectif », de la présente étude, p. 28..

Le développement de l'antispécisme est donc propre à la société occidentale et à sa pensée naturaliste. On peut dès lors s'interroger : à quels types d'échanges donnerait lieu le parachutage d'un antispéciste chez les Jivaros, en Amazonie ? Pour ces indiens étudiés par l'anthropologue Philippe Descola, il ne fait aucun doute que le jaguar comme le manioc sont des personnes pleinement intégrées aux relations sociales. « Les hommes et la plupart des plantes, des animaux et des météores sont des personnes dotées d'une âme et d'une vie autonome. »³² Dans la pensée animiste, humains et non-humains sont en effet réputés posséder une intériorité de même nature. Les animaux et les plantes posséderaient donc une âme qui leur permettrait de communiquer avec les hommes et d'avoir une existence sociale.³³ Jusque-là, on pourrait être tenté de faire le rapprochement entre antispécisme et animisme... mais relevons ici deux aspects qui cristallisent les différences entre les représentations des chasseurs amazoniens et celles des militants citadins.

D'une part, pour les Jivaros, le fait de considérer le tapir comme une personne ne lui épargne pas pour autant le statut de proie. Malgré le partage d'attributs ontologiques avec les humains, les non-humains ne sont pas intégrés dans un réseau d'échange avec eux : aucune contrepartie ne leur est consentie en échange de leur vie.³⁴ Par contre, différents rites sont recensés en Amazonie pour lutter contre le conflit moral entre le besoin de se nourrir de viande et la nécessité de prendre la vie.³⁵ D'autre part, les Jivaros ne limitent pas leur sphère de considération morale aux animaux : certaines plantes sont aussi perçues comme des personnes. Selon la pensée animiste, la subjectivité n'étant pas nécessairement facilement décelable par ses effets empiriques, aucun motif n'en discrimine les plantes ou même les artefacts. Alors que Peter Singer englobe dans le domaine d'application de la morale pratique « des non-humains au motif qu'ils sont capables d'éprouver du plaisir et de la peine et qu'ils ont donc, tout comme les humains, des intérêts propres dont il faut tenir compte ». ³⁶ C'est également dans ce sens que, plus récemment, Aymeric Caron affirme : « Nous devons admettre enfin que nous, Homos sapiens, ne pouvons continuer à élaborer nos décisions selon nos seules envies égoïstes. Les animaux non-humains sont mus par le même " vouloir-vivre " que nous. »³⁷ D'après cette posture anthropocentrique, l'extension du droit à la vie aux êtres sensibles repose sur la mise en avant de similitudes physiques par rapport aux humains. Les animaux partagent ainsi un système nerveux central avec les hommes, et c'est leur sensibilité qui leur vaut une considération d'égal à égal dans la philosophie antispéciste. « Quant aux plantes et aux éléments abiotiques de l'environnement, ils restent condamnés, faute de sensibilité, au sort machinal et impersonnel »³⁸ de l'ontologie naturaliste occidentale.

³² P. DESCOLA, *Les lances du crépuscule : relations jivaros, Haute Amazonie*, Paris : Plon, 1993, p. 120.

³³ P. DESCOLA, *Par-delà la nature et la culture*, Paris : Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 2005.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ Si les chasseurs jivaros ne sont pas dans une logique d'échange avec leurs proies, ils adressent néanmoins des incantations au gibier, aux esprits maîtres des animaux et aux prototypes de chaque espèce pour établir une relation de connivence. Les Tukanos, une autre ethnie amazonienne, entretiennent des rapports plus symétriques avec les animaux chassés : chaque vie qui a été prise doit être compensée, au moins de manière symbolique. Voir P. Descola, *Par-delà la nature et la culture*, *op. cit.*

³⁶ *Ibid.*, p. 269.

³⁷ A. CARON, *op. cit.*, p. 10.

³⁸ P. DESCOLA, *Par-delà la nature et la culture*, *op. cit.*, p. 271.

CONCLUSION

Nous pourrions ajouter notre voix aux détracteurs en interrogeant la logique antispéciste à l'égard du cri de la carotte ou des limaces et pucerons sacrifiés à l'insecticide pour sauver les salades, sans parler des fameux biscuits Oreo vénérablement vegan qui, certes, sont à présent libres de lactose mais pas d'huile de palme, ce qui soulage peut-être les vaches mais moins les orang-outang de Sumatra... Il est vrai qu'on attend souvent de la part des contestataires, quels qu'ils soient, une posture impeccable, un discours infallible, un idéal théorique. « Un peu comme si la faiblesse repérée soulageait un peu le détracteur ainsi libéré de toute remise en question (...). Mais les antispécistes sont comme la plupart des humains : parfois contradictoires et approximatifs dans l'exercice complexe qui consiste à mettre en harmonie des théories et des actes. »³⁹ Plutôt que de faire le procès des antispécistes, nous tenterons plutôt ici d'amener quelques éléments de réflexion, en partant de l'interrogation suivante : l'antispécisme n'est-il pas le refus de la logique inévitable selon laquelle la survie de chacun nécessite, quelque part, une altération partielle de l'environnement, des animaux comme des végétaux ?

Concernant les animaux, les antispécistes s'opposent effectivement à la prédation.⁴⁰ Philippe Descola la définit comme « un phénomène de destruction productive indispensable à la perpétuation d'un individu ; loin d'exprimer une cruauté gratuite ou un désir pervers d'anéantissement, elle transforme au contraire la proie en un objet de la plus haute importance pour celui qui l'incorpore : la condition même de sa survie »⁴¹. Ce principe universel s'inscrit au cœur des relations entre les espèces : humains et animaux ont toujours été dans des rapports de proie – prédateur. Contester cette logique inéluctable renvoie à un rejet de ce qui est habituellement considéré comme servant de fondement présumé à la société humaine, les formes d'organisation des vivants.⁴² Les antispécistes veulent *déprédatiser les esprits* (humains et animaux⁴³) parce que ce modèle cautionnerait un vaste système de domination, d'agressions, de souffrances. On peut y lire un profond ressentiment à l'égard de la société, faite de réalités trop douloureuses et injustes qui les pousse à vouloir repenser les règles du vivant. Certains antispécistes combattraient peut-être même leur propre sensibilité pour masquer un désenchantement douloureux face à la prédation sous toutes ses formes.⁴⁴ C'est ainsi qu'à côté des raisonnements très cérébraux et intellectuels qui ont marqué les prémices du mouvement antispéciste, une approche plus sentimentale s'exprime aujourd'hui librement. On le constate en particulier sur Internet, à l'image de ce témoignage issu d'une page Facebook vegan :

Voilà, j'ai un problème qui me plombe vraiment le moral. Plus le temps passe, plus je me sens malheureuse de me sentir aussi impuissante. Les choses bougent, heureusement, mais les meurtres [d'animaux] en masse restent toujours bel et bien présents. Et j'ai du mal à l'accepter. Par exemple, si je passe à côté d'un pré avec des vaches, ma première pensée est « qu'elles sont belles ! », et est directement suivie de « et dire qu'elles vont se faire assassi-

³⁹ C.-M. DUBREUIL, *op. cit.*, p. 88.

⁴⁰ Les antispécistes dénoncent la prédation ainsi que les souffrances qu'elle inflige, qu'elle soit d'origine humaine ou animale. C'est ainsi que les militants critiquent la sélection naturelle qui permettrait de tout accepter au titre que la nature, tel un dieu puissant, ne pourrait pas se tromper. Le modèle naturaliste serait un facteur de conservatisme et réitérerait l'ordre des dominations, déterminé et « naturel » en opposition à l'ordre humain, social et libre. Voir C.-M. DUBREUIL, *op. cit.*

⁴¹ P. DESCOLA, *Par-delà la nature et la culture*, *op. cit.*, p. 435.

⁴² Les écosystèmes reposent en effet sur des équilibres fragiles où chaque espèce en présence occupe une fonction spécifique, y compris les prédateurs. À ce titre, la réintroduction des loups dans le parc national Yellowstone en 1995, après 70 années d'absence, a eu des effets bénéfiques sur la faune, la flore et les cours d'eau. En effet, les cerfs ayant modifié leurs déplacements pour éviter les loups, la faune de certains lieux a pu se régénérer, ce qui a attiré toutes sortes d'oiseaux ainsi que des castors, et ainsi de suite... Comme on peut l'entendre dans la vidéo explicative de ce phénomène nommé « cascade trophique » : « We all know that wolves kill various species of animals, but we are less aware that they give life to many others ». « Comment les loups changent les rivières (How Wolves change rivers) », Vidéo Youtube, 20 février 2014, [en ligne :] <https://www.youtube.com/watch?v=MKtctwIkKTW>, consultée le 6 juin 2017.

⁴³ Certains antispécistes et/ou vegans fournissent effectivement à leurs animaux de compagnie une alimentation végétarienne et les font cohabiter avec des proies potentielles (cohabitation entre un chat et un rat, par exemple).

⁴⁴ C.-M. DUBREUIL, *op. cit.*

ner sans aucun remords, dans une grande souffrance», et du coup je me sens vraiment hyper triste. Il n'y a pas un jour sans qu'on reçoive des informations concernant de nouveaux cas de maltraitance animale (...). J'en pleure, j'en fais des cauchemars, je me sens honteuse d'être impuissante, au point même d'être dégoûtée de moi-même.

Facebook, juin 2016

Ainsi, les antispécistes matérialisent la remise en cause de la frontière homme/animal dans nos sociétés occidentales contemporaines : se nourrir d'animaux, c'est consommer du semblable.⁴⁵ L'intuition semble en effet pousser l'humain à se sentir en continuité avec les (autres) animaux.⁴⁶ Donc, si nous les suivons dans leurs rêves les plus ambitieux, les animaux (humains et non-humains) ne pouvant plus se nourrir de leurs semblables, ils en seraient réduits à une alimentation purement végétale. Mais la « violente domination » dénoncée ne s'applique-t-elle pas également aux plantes – qui, par ailleurs, peuvent aussi être considérées comme des personnes dans certaines cultures comme nous l'avons vu ? Si l'identification aux végétaux est moins spontanée, dispense-t-elle pour autant d'une considération à l'égard du monde végétal qui subit l'inévitable altération nécessaire à la survie ? C'est ce questionnement qu'on peut lire dans le témoignage de cet éleveur :

C'est vrai que c'est beaucoup plus difficile de voir mourir un animal que de voir mourir un poireau. Mais la mort, elle est partout (...). On a un problème, quand même aujourd'hui, avec la sensiblerie comme je l'ai dit... voir un poireau mourir, c'est moins spectaculaire. Si on était à la place de la terre... quand on fait une route, à la place de la terre, il y a peut-être une souffrance terrible de ne plus pouvoir respirer là où nous mettons nos routes... peut-être les vegans aussi se promènent sur les routes... il y a beaucoup de souffrance, voilà. Et c'est un certain égoïsme de n'être touché que par la souffrance qu'on ressent, tu vois, et pas les autres souffrances qui ne nous touchent pas.⁴⁷

* *

⁴⁵ C.-M. DUBREUIL, *op. cit.*

⁴⁶ F. DE WAAL, *The Age of Empathy : Nature's Lessons for a Kinder Society*, Crown/Archetype, 2009 ; Cl. LÉVI-STRAUSS, « La leçon de sagesse des vaches folles », *Études rurales*, 1^{er} janvier 2001, CLVII-CLVIII, p. 9-14.

⁴⁷ Témoignage d'un éleveur wallon, entretien avec l'auteure, Neupré, 17 novembre 2016.

PARTIE 2

L'ANTISPÉCISME : D'UN CHOIX INDIVIDUEL À UN ENGAGEMENT COLLECTIF

Par Marie -Sarah Delefosse

I. ANTISPÉCISTE AVEZ-VOUS DIT ?

L'antispécisme est un mouvement de libération animale qui « revendique un traitement identique pour les hommes et pour les animaux, en vertu de leur capacité commune à vouloir vivre et à pouvoir souffrir »¹. Il se définit en opposition au spécisme qui désigne « l'attitude des humains consistant à discriminer les êtres vivants selon leur espèce d'appartenance »². Ce mouvement dénonce ce qu'il nomme *l'exploitation animale* et se donne pour objectif de réduire la souffrance animale.³ Pour ce faire, ses membres adoptent un régime alimentaire végétarien (sans viande ni poisson) ou végétalien (l'ensemble des produits d'origine animale sont exclus : viande, poisson mais aussi lait, œufs, miel...). Outre le changement d'alimentation, les végétaliens les plus déterminés (les vegans) optent également pour un mode de vie qui exclut tous les produits d'origine animale (laine, cuir, cosmétiques...). Dans un but éthique ou militant, les antispécistes ont donc choisi de modifier leurs comportements. Ce faisant, ils dévient d'une des normes de nos sociétés, telles que l'alimentation carnée et la consommation de lait. Or, dans un groupe, choisir de s'écarter de la norme est jugé négativement. Qu'est-ce qui pousse les individus à poser ce choix, au risque d'être perçus comme déviants ?⁴

La motivation principale des membres du mouvement antispéciste est d'ordre éthique. Devenir végétarien ou végétalien est une manière de lutter contre *l'exploitation animale*.⁵ Une femme explique ainsi son choix du végétarisme :

Je pense que l'exploitation d'autres créatures est inutile. Et je pense que les conditions d'élevage moderne ne respectent pas les animaux, et c'est ce que je n'aime pas.⁶

Suivre un régime végétarien serait donc un moyen de lutter contre les conditions d'élevage moderne et par extrapolation contre le principe même de l'élevage.⁷ Mais pas seulement. Les végétaliens notamment estiment que c'est également un moyen d'améliorer le droit des animaux à ne pas être exploités. Ainsi, un homme végétalien explique qu'il suit ce régime car les animaux, comme les êtres humains⁸ ont le droit de ne pas être exploités.

Les animaux ont des droits, je suis sûre de cela... et ils ont le droit de ne pas être exploités par l'Homme, le même que le peuple... Je veux dire, je ne place pas les animaux au-dessus des personnes... mais ayant dit tout cela, je pense que les animaux ont leur vie à mener, et pourquoi devraient-ils être exploités, parce qu'ils sont des êtres moindres ? ... Donc dans un sens, je pense que nous avons un devoir, vous savez, de les protéger.⁹

La seconde raison évoquée est d'ordre écologique¹⁰ : en changeant d'habitudes alimentaires, les individus souhaitent protéger l'environnement, lutter contre le changement climatique ou en-

¹ C.-M. DUBREUIL, « L'antispécisme, un mouvement de libération animale », *Ethnologie française*, XXXIX, 1, 2009 p. 117.

² I. TURINA, « Éthique et engagement dans un groupe antispéciste, Abstract », *L'Année sociologique*, LX, 1, 2010, p. 161-187.

³ Pour une définition plus détaillée du mouvement antispéciste, se reporter à l'analyse de D. TADLI, partie 1 de la présente étude, p. 7.

⁴ Notons que dans la société actuelle, de nombreux groupes questionnent les normes alimentaires, à l'image des campagnes telles que *40 jours sans viande* ou la *Tournée Minérale*. À ce propos, voir D. TADLI, *De l'étable à la Table. Nos rapports à la viande, révélateurs des modes de consommations*, Bruxelles : CPCP, « Études », 2017.

⁵ A. BEARDSWORTH, T. KEIL, « The Vegetarian Option: Varieties, Conversions, Motives and Careers », *The Sociological Review*, XL, 2, 1992, p. 253-293 ; J. DE BOER, H. SCHÖSLER, H. AIKING, « Towards a reduced meat diet : Mindset and motivation of young vegetarians, low, medium and high meat-eaters », *Appetite*, CXIII, 2017, p. 387-397.

⁶ A. BEARDSWORTH, T. KEIL, *op. cit.*, p. 269, traduction libre de l'auteure.

⁷ À l'origine, ce mouvement entendait lutter contre les conditions d'élevage moderne et le modèle d'industrialisation agricole. Progressivement ces revendications ont évolué vers un refus du principe même de l'élevage, qu'il relève de la tradition ancestrale entre Hommes et animaux ou du modèle intensif et productiviste du xx^e siècle. À ce propos, se reporter à l'analyse de D. TADLI, partie 1 de la présente étude, p. 7.

⁸ D'ailleurs, l'antispécisme est un mouvement plus général de lutte contre la *domination*. Au-delà de la cause animale, ses militants soutiennent les combats féministes, la lutte contre le racisme et contre toutes les formes d'oppression.

⁹ *Idem*, traduction libre de l'auteure.

¹⁰ Notons que la préoccupation première du mouvement antispéciste étant l'abolition de *l'exploitation animale*, l'ensemble des individus adhérant à ce mouvement ont des raisons éthiques. Les motivations écologiques sont donc de second ordre, fréquemment évoquées pour *convaincre*. Rappelons également que les raisons mentionnées sont celles évoquées par les antispécistes. L'analyse n'ayant pas pour vocation d'entrer dans le débat d'idées, mais de comprendre les processus, nous ne mentionnons par les arguments qui contrent ces raisons éthiques, écologiques et médicales, ce n'est pas pour autant qu'ils n'existent pas.

core promouvoir une écologie durable. Ainsi, à la question « Pourquoi être vegan ? », un site internet promouvant le véganisme offre notamment comme réponse : « Pour la planète. [...] Nous sommes tous menacés. À cause des activités humaines, la planète souffre, le climat se dérègle, les ressources se raréfient, les espèces disparaissent, le niveau des mers augmente... Certains pensent que nous n’y pouvons rien. C’est faux. Tous, consommateurs et citoyens, nous pouvons agir au quotidien pour limiter notre impact sur l’environnement. Et il existe, entre autres, une façon simple de le faire : supprimer toute consommation de produits d’origine animale. Le véganisme est une des solutions les plus accessibles et les plus positives pour limiter notre impact sur la planète. »¹¹

Enfin, la dernière catégorie – évoquée moins fréquemment – est celle de la santé : l’adoption d’un tel régime alimentaire préviendrait les maladies, permettrait de perdre du poids et aurait de nombreux autres bénéfices personnels. Certains végétariens, plus rarement végétaliens, choisissent ce régime pour cette seule raison, comme l’indique le témoignage ci-dessous. Ces individus ne se reconnaissent alors pas comme antispécistes.

*Vous voyez, je ne suis pas végétarien dans le but de ne pas exploiter les pauvres enfants ou les pauvres animaux. Je vois cela en termes bénéfiques/risques pour notre corps.*¹²

Certains individus suivent donc un régime alimentaire non-carné pour des raisons qui n’ont pas de lien avec le spécisme. D’autres adoptent ce régime poussé par des motivations éthiques et écologiques et se reconnaissent dans la philosophie antispéciste, mais ne le revendiquent pas pour autant. D’autres encore estimeront ces motivations légitimes mais ne modifieront pas leurs comportements alimentaires pour autant. Comment expliquer ces différences, entre omnivores, végétariens et végétaliens *non-militant* et les antispécistes ? Plus spécifiquement, quels processus amènent un individu à faire le choix – difficile – de dévier de la norme et de le revendiquer en adhérant au mouvement antispéciste ?

¹¹ Vegan Impact, « Pourquoi être vegan ? », *veganimpact.com*, [en ligne :] <http://veganimpact.com/pourquoi-etre-vegan/pour-la-planete/>, consulté le 14 juillet 2017.

¹² A. BEARDSWORTH, T. KEIL, *op. cit.*, p. 271, traduction libre de l’auteure.

II. L'ANTISPÉCISME COMME IDENTITÉ

1. L'identité alimentaire partisane

Quand on demande aux végétariens éthiques¹³ et vegans ce qui les a amené à franchir le pas, la plupart des personnes évoquent un (ou des) évènement(s) marquant(s) qui leur a (ont) fait prendre conscience de la souffrance animale. Le sociologue Isacco Turina, qui a réalisé une étude de cas auprès d'un mouvement antispéciste italien, abonde dans ce sens : « les militants insistent sur le moment fondamental de la prise de conscience d'une contradiction logique et implicite dans le fait de traiter différemment des espèces distinctes. »¹⁴ Ainsi, une vegan raconte cette prise de conscience :

Le déclat, ou devrais-je dire le choc, s'est produit à la vue d'un documentaire qui s'appelle Vegucated. [...] C'est grâce (j'insiste sur ce grâce) à ce documentaire que j'ai su comment le lait et les œufs arrivaient dans nos rayons. Biologiques ou non, le processus est le même : on tue (gaze ou broie) les poussins mâle (inutiles à l'industrie). [...] Bref, l'idée que des individus que ne m'ont rien fait et qui ne font de mal à personne soient torturés, violés, tués tout ça pour une question de " culture gastronomique " est bien trop immonde pour que j'y participe.¹⁵

Chuck, Fernandes et Hyers ont également mis en avant cette prise de conscience et vont un pas plus loin : ils postulent qu'elle ne serait qu'une étape dans la formation d'une identité alimentaire partisane.¹⁶ Selon ces chercheurs, le végétarisme éthique et le véganisme seraient internalisés par les individus, constituant une part de leur identité. Empruntant le modèle de la formation d'une identité partisane de William Cross (1978), ils postulent que cette identité alimentaire partisane se construit selon quatre étapes : la Pré-rencontre (*Pre-encounter*), la Rencontre (*Encounter*), l'Immersion - l'Émersion (*Immersion-Emersion*) et l'Internalisation - l'Engagement (*Internalization-Commitment*).

Pré-rencontre

Ce premier palier symbolise la vie de l'individu avant l'entame du développement de son identité alimentaire. Les individus font partie du groupe majoritaire (les omnivores) et en acceptent les normes.

La Rencontre

La Rencontre représente cette fameuse prise de conscience décrite par les individus. Il s'agit du moment où la dynamique de transformation prend place. Une ou des expériences personnelles, positives ou négatives, provoquent un changement de la perception que l'individu a de soi ainsi que de sa compréhension du monde. Il peut s'agir d'une série d'évènements, de l'accès à de la documentation/du matériel pédagogique, d'un évènement viscéral direct ou encore de la rencontre d'une personne admirée (un guide, un modèle). La plupart des individus évoquent une série d'évènements comme déclencheur, dont le visionnage de documentaires ou de vidéos *choc*.

¹³ Il existe, à notre connaissance, très peu d'études en psychologie sociale portant sur les *antispécistes*. Les recherches portent plutôt sur les individus qui choisissent un régime alimentaire sans viande par conviction politique ou éthique. Ces individus sont repris sous le nom *végétariens éthiques*, à la différence des végétariens qui choisissent ce régime par *convenance personnelle*.

¹⁴ I. TURINA, *op. cit.*, p. 162.

¹⁵ Vie en vegan, « être vegan : témoignage », *vievenegan.fr*, 2014, [en ligne :] <http://vievenegan.fr/2014/11/etre-vegan-mon-temoignage/>, consulté le 14 juillet 2017.

¹⁶ En anglais : « Politicized dietary identity ». C. CHUCK, S.A. FERNANDES, L.L. HYERS, « Awakening to the politics of food: Politicized diet as social identity », *Appetite*, CVII, 2016, p. 425-436.

L'Immersion-Émersion

L'Immersion est l'étape de formation de l'identité : l'individu intègre son véganisme ou végétarisme comme étant une part de lui-même. Il s'immerge totalement dans son nouveau groupe d'appartenance – les antispécistes. Cette étape est caractérisée par une recherche intense d'information sur cette nouvelle identité¹⁷, ses attributs ainsi que le membre prototypique idéal ; par l'excessivité des comportements des individus pour atteindre cet idéal ; ainsi que par des émotions négatives (colère et culpabilité) face à son ancien groupe d'appartenance. On peut décrire l'immersion comme une phase de bifurcation de l'individu quant à sa vision de la société et du monde. Ce serait donc la phase de transition entre son ancienne identité (spéciste/omnivore) et la nouvelle (antispéciste).

L'Internalisation-Engagement

L'Internalisation est l'étape finale de formation de l'identité. Les individus s'identifient pleinement à leur nouveau groupe d'appartenance et ont intégré ses normes. Cette étape est caractérisée par la réconciliation entre leur nouvelle identité et leur identité Pré-rencontre. Ils reconnaissent cette dernière comme une partie de ce qu'ils ont été et appréhendent la manière dont elle les a aidé à devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. L'internalisation de l'identité mène également les individus à s'engager pour leur groupe, à faire preuve de militantisme.¹⁸

Devenir antispéciste relèverait donc d'un processus qui débute par une prise de conscience quant à son alimentation *carnée*. Ce *déclat* ou ce *choc* pousserait l'individu à modifier son comportement et à s'immerger dans la culture antispéciste qu'il vient de rencontrer. Cette immersion s'effectuerait notamment grâce aux médias sociaux : forums, groupes Facebook... Les membres y partagent leurs expériences, posent des questions sur ce qu'ils peuvent ou non consommer, etc.¹⁹ Petit à petit, l'individu intégrerait les normes et internaliserait son régime alimentaire comme une part de lui-même : il se sent végétarien, vegan... antispéciste et se reconnaît dans cette communauté, la représente. Son engagement influencera alors, non seulement son comportement alimentaire, mais également d'autres domaines de sa vie : amis, choix d'étude/de carrière ou encore engagements citoyens.²⁰

Ce processus est illustré par la *figure 1* ci-après. Nous pouvons constater qu'à chaque étape, l'individu est susceptible d'avancer vers l'étape suivante, de rester à ce stade ou de revenir en arrière. Certains expérimenteront cette rencontre, mais ne modifieront pas leurs comportements, d'autres deviendront végétariens ou vegans mais ne s'immergeront pas dans la communauté, tandis que d'autres, enfin, n'internaliseront pas les normes du groupe.

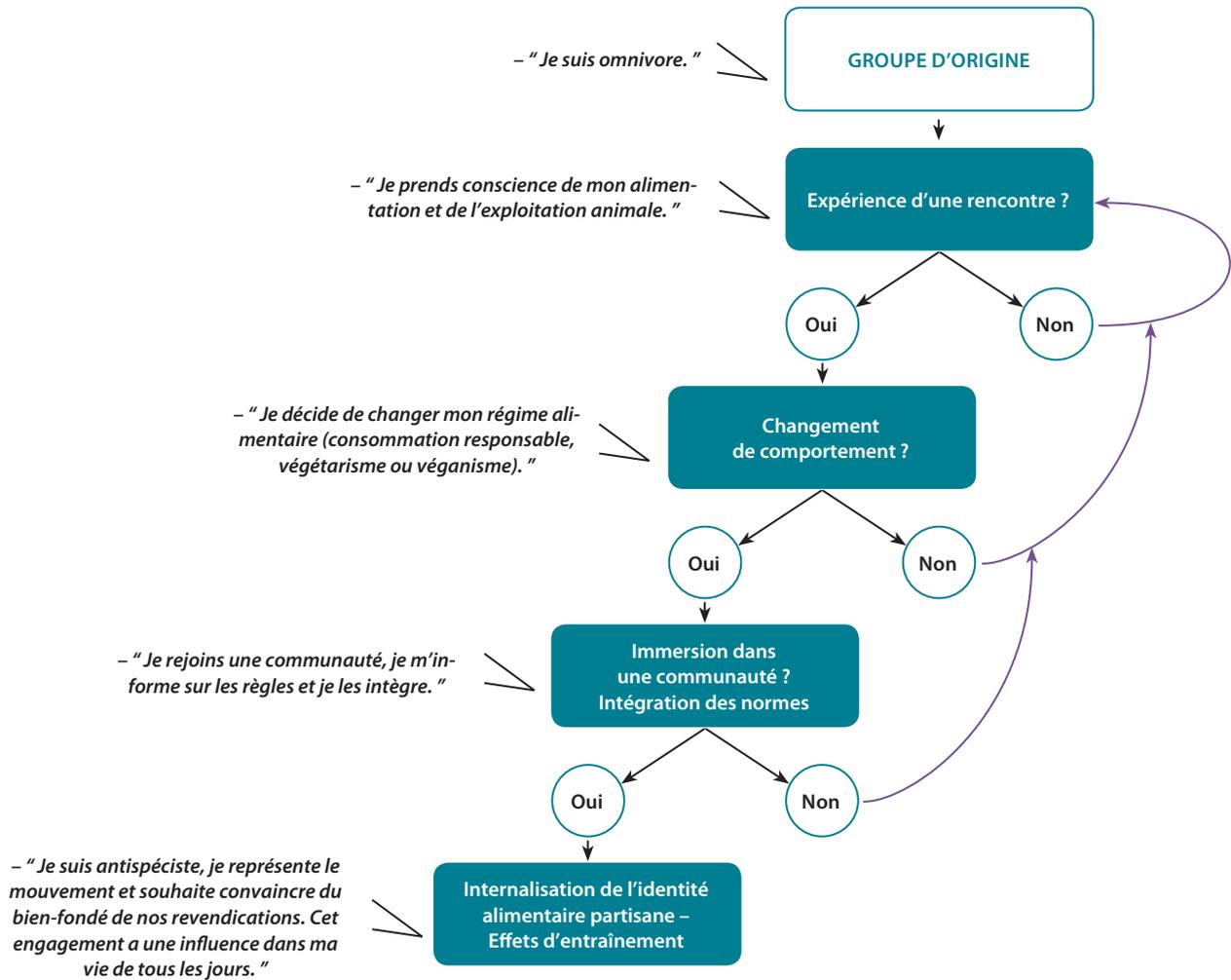
¹⁷ Le concept d'identité évoqué ici est celui de l'identité sociale. « L'identité sociale peut être définie comme la partie du concept de soi qui dérive de l'appartenance groupale. » (S.T. FISKE, *Psychologie sociale*, Bruxelles : De Boeck Université, « Ouvertures Psychologiques », 2008, p. 537). Sachant qu'une identité est un principe organisateur de la vie de l'individu, elle lui fournit un sentiment de continuité et influe sur son comportement. (J. DE BOER, H. SCHÖSLER, et H. AIKING, « Towards a reduced meat diet: Mindset and motivation of young vegetarians, low, medium and high meat-eaters », *Appetite*, CXIII, 2017, p. 388). Les individus ont des identités sociales multiples, la saillance de celles-ci dépend du contexte et des indices situationnels.

¹⁸ La description des stades est issue de C. CHUCK, S.A. FERNANDES, L.L. HYERS, « Awakening to the politics of food: Politicized diet as social identity », *Appetite*, CVII, 2016, p. 425436 ; B.J. VANDIVER, P.E. FHAGEN-SMITH, K.O. COKLEY, W.E. CROSS JR., F.C. WORRELL, « Cross's Nigrescence Model: From Theory to Scale to Theory », *Journal of Multicultural Counseling & Development*, XXIII, 3, 2001, p. 174.

¹⁹ Il existe de nombreux groupes de discussion sur le web 2.0. Citons par exemple, un forum tel que Végéweb (www.vegeweb.org), des groupes Facebook comme « Vegans, végétaliens, végétariens et tous les curieux » qui compte plus 11 000 membres ou encore « Les vegans de Wallonie » qui compte plus de 4 000 membres. Il existe même un réseau social vegan « VeganWall » (www.veganwall.com).

²⁰ *Idem*.

Figure 1 – Formation de l'identité alimentaire partisane



2. Devenir végétarien ou vegan... une histoire de cognition !

Ce qui différencierait un végétarien ou un vegan d'un antispéciste militant résiderait donc dans (1) la prise de conscience de son alimentation, (2) l'intégration d'une communauté et (3) l'internalisation de ce régime alimentaire dans la représentation de soi. Une question nous taraude encore : à la suite d'une *Rencontre*, d'une *prise de conscience*, pourquoi certains individus changent de comportements alors que d'autres ne semblent pas réagir ? Autrement dit, si deux individus regardent un documentaire sur les conditions d'abattage des animaux par exemple, pourquoi l'un choisira de modifier son comportement et pas l'autre ?

Nous postulons que sa décision sera orientée en fonction de la manière dont il gèrera sa dissonance cognitive (cf. encadré p. 29). En effet, il nous semble que la prise de conscience liée à la *Rencontre* augmenterait le nombre d'éléments dissonants liés au comportement alimentaire de

l'individu²¹, entraînant un état de malaise et d'inconfort. Lorsqu'il explique le processus qui l'a amené à devenir végétarien, le comédien et humoriste Guillaume Meurice met en évidence cette dissonance :

Un jour, il y a un ami à moi qui s'appelle Arthur qui m'a filé le film Cowspiracy, qui m'a pas mal fait cogiter. C'est un film qui explique donc les rapports entre la consommation de viande et la dégradation de l'environnement. [...] Je crois que c'est ma première prise de conscience de " Ah oui en fait ce que je mange a un impact direct sur l'environnement. " Pouvoir dire " oui j'ai des convictions écolo " et d'aller au resto le soir et de prendre un burger, c'était difficile à concilier quoi. [...] Moi ce que j'aime bien c'est d'essayer d'être le plus cohérent entre ce que je dis et ce que je fais. C'est un horizon on va dire. Et six mois après, pour ma chronique je vais au salon de l'agriculture et je vois une gamine qui est en train de caresser une vache et donc elle était en amour devant la vache et du coup je l'ai interrogé pour ma chronique et je lui ai dit :

- " Est-ce que les vaches tu les trouves belles ?
- Oui.
- Est-ce que cela te donne envie de manger un bon steak ?
- Euh non, pas trop de les voir comme ça.

Et après je lui ai dit :

- T'aimes bien les steaks ?
- Bah oui, j'en mange.
- Bah, là, t'es quand même en train de caresser un truc que tu vas manger, quoi.
- Oui je sais, mais quand on les voit comme ça, ça fait pitié quoi, ça donne pas envie de les manger...
- Donc tu vas plus les manger ?
- Oui comme ça, je ne vais plus les manger "

Moi, je me suis dit, si je diffuse le son à l'antenne, dans ce cas, je ne mange plus de viande, parce que je ne peux pas culpabiliser une gamine devant la France entière et continuer à agir comme j'agissais à l'époque. C'est donc une histoire de cohérence. [...] Je pense qu'un des chemins vers le bonheur, c'est l'estime de soi, et l'estime de soi ça passe par la cohérence. Je me sens mieux, serein. ²²

Cet extrait met en évidence le moment de *Rencontre* qui se traduit par deux évènements, le visionnage du film *Cowspiracy* ainsi que la diffusion de l'interview de cet enfant. À la suite du visionnage, Guillaume Meurice insiste sur le fait qu'il lui était difficile « de se dire écolo » et de manger de la viande. Les cognitions « la consommation de viande peut dégrader l'environnement »²³, « protéger l'environnement est important » et « je mange de la viande » entraînent alors en dissonance, induisant un état d'inconfort. Pour rétablir l'équilibre, se sentir « mieux, serein », il a choisi de modifier son comportement alimentaire en arrêtant de manger de la viande. Cependant, deux autres solutions s'offraient également à lui : il aurait pu réduire l'importance de

²¹ À la suite d'une *Rencontre*, l'individu intégrera des informations (=attitudes/cognitions) qui peuvent entrer en contradiction avec son comportement alimentaire. Par exemple, alors qu'il mange de la viande rouge quasi quotidiennement, en visionnant un reportage, l'individu apprend notamment que la consommation de viande rouge augmente le risque de maladies cardiovasculaires. Cette information entre en contradiction avec son comportement.

²² L. MINOD, « Guillaume Meurice ne mange plus de viande », *Les dernières fois*, Paris : France Inter, émission du 29 juillet 2017. [En ligne :] <https://www.franceinter.fr/emissions/les-dernieres-fois/les-dernieres-fois-29-juillet-2017>, consulté le 10 août 2017.

²³ Il nous paraît utile de préciser de nouveau que cette analyse ne se situe pas dans le débat d'idées. Dès lors, elle n'a pas la prétention de trancher la question de l'effet des modes d'élevage sur l'environnement. À ce propos, vous pouvez consulter le rapport de la FAO sur le sujet : *Livestock in a Changing Landscape*, Washington : Island Press, I & II, 2010.

l'élément dissonant (« l'élevage dégrade l'environnement ») en ajoutant des éléments consonants, comme par exemple : « l'élevage intensif dégrade l'environnement, les modèles extensifs peuvent au contraire avoir des effets bénéfiques », « consommer de la viande est nécessaire pour la santé/ offre des apports nutritionnels nécessaires », « j'aime vraiment la viande ». La troisième solution qui s'offrait à lui aurait été de réduire l'importance de la cognition dissonante : « le film exagère les choses, les données ne sont pas exactes... ».

À la suite de cette expérience de *Rencontre / prise de conscience*, l'individu aura donc le choix entre trois stratégies pour réduire son état de dissonance cognitive. Sachant qu'il est plus difficile de changer de comportement que de modifier ses attitudes²⁴, il semble que la tendance majoritaire des individus serait, contrairement au témoignage ci-dessus, de justifier leur alimentation carnée en ajoutant des éléments consonants avec leur comportement ou en diminuant l'importance de l'élément dissonant.²⁵

Certains choisissent pourtant la voie du changement d'alimentation, bien plus difficile. Pourquoi choisir la difficulté quand il existe des alternatives plus faciles ? À notre connaissance, les scientifiques n'ont pas encore apporté de réponse précise. Cependant, la plupart des personnes végétariennes éthiques ou vegans expliquent qu'elles ont choisi de modifier leur comportement à la suite d'une série d'évènements.²⁶ On peut donc penser qu'un premier évènement amènera un changement d'attitudes, mais que plusieurs évènements rendront tout de même les éléments dissonants majoritaires. Pour réduire leur malaise, certains individus estimeront que la solution est le changement de comportement alimentaire. Une seconde hypothèse pourrait être qu'une *Rencontre* qui suscite chez l'individu des émotions fortes augmente l'importance donnée aux éléments dissonants, invitant l'individu à changer de comportements pour réduire son inconfort.

La théorie de la dissonance cognitive

L'état de dissonance cognitive désigne l'inconfort, la tension ressentie par l'individu lorsque son comportement entre en contradiction avec ses cognitions (ses attitudes, ses connaissances et son système de croyances/d'idées). Concrètement, les relations entre le comportement et les cognitions d'un individu peuvent être consonantes ou dissonantes. Elles seront dites consonantes quand la cognition et le comportement sont cohérents. Par exemple, j'estime que les conditions d'élevage moderne sont irrespectueuses des animaux (= cognition) et je ne mange pas de viande ou de poisson (= comportement). La relation sera dite dissonante si cognition et comportement sont incohérents : je mange régulièrement du bœuf (= comportement) tout en sachant que son élevage intensif a des effets néfastes sur la planète (= cognition). L'état de dissonance cognitive survient lorsque ces éléments dissonants sont plus nombreux et ou importants que les éléments consonants, comme l'illustre la figure 2 ci-après.

²⁴ Une attitude est un construit psychologique basé sur « l'évaluation générale des personnes, des objets et des problèmes » (S.T. FISKE, *op. cit.*, p. 269). Il s'agit de structures complexes stockées dans la mémoire de l'individu, qui amènent des réponses affectives, cognitives et comportementales. Par exemple, chaque personne possède une attitude face à la consommation de viande. Cette attitude est composée de différents éléments positifs et négatifs. Pour un individu omnivore ce peut être : « c'est un plaisir gustatif de manger de la viande », « les conditions d'abattage sont indignes », « la plupart des éleveurs soignent et aiment leur bête »... L'ensemble de ces éléments forme le schéma complexe qu'est l'*attitude*.

²⁵ Dans ce sens, une réponse apportée par les individus est la sarcophage. « Noëlie Vialles utilise ce terme pour expliquer la logique des « mangeurs de substance », au sens où la viande est perçue comme une matière distincte de l'animal duquel elle provient. Elle est pensée vers l'aval, soit vers sa destination finale et ses apports (cuisson, saveur, calories...). Le sarcophage souhaiterait bénéficier des effets de vie tout en séparant l'être vivant singulier qui a fourni la substance. Ainsi, il supporterait mal la présence d'éléments qui rappellent l'animal (les abats, les os, la peau, les pattes...). Le hamburger serait la forme extrême de l'aliment désanimalisé : il ne rappelle ni la bête, ni même la viande normale dont la texture est différente » (D. TADLI, *De l'étable...*, *op. cit.*, p. 13).

²⁶ C. CHUCK, *et al.*, *op. cit.*

Figure 2 – État de dissonance cognitive²⁷

$$\text{État de dissonance} = \frac{\text{Nombre et importances des éléments dissonants}}{\text{Nombre et importances des éléments dissonants} + \text{consonants}}$$

L'organisme de l'Homme est programmé pour fuir le déplaisir : lorsqu'une situation de dissonance cognitive survient, il cherchera donc à rétablir l'équilibre et restaurer la consonance. Pour ce faire, trois solutions sont à sa disposition :

1. *l'individu peut modifier son comportement pour le rendre cohérent avec les cognitions nouvellement acquises ;*
2. *il peut également choisir d'ajouter des éléments consonants pour réduire l'influence de la/des cognition(s) dissonante(s) ;*
3. *ou bien il pourra réduire l'importance de la/des éléments dissonants.²⁸*

Selon Festinger, premier théoricien de la dissonance cognitive, « l'individu a tendance à modifier la cognition la moins résistante. Dans bien des cas, suggère Festinger, il est plus aisé d'éliminer la dissonance en modifiant ses attitudes plutôt que son comportement. »²⁹

III. L'ANTISPÉCISME : D'UNE VOLONTÉ INDIVIDUELLE À UN ENGAGEMENT COLLECTIF

Les individus qui font l'expérience d'une rencontre prendraient donc conscience de leur alimentation. Cette prise de conscience mettrait à jour une incongruité éventuelle entre leur mode d'alimentation et leur système de croyance. Ils feraient alors face à une situation de dissonance cognitive. Pour restaurer la consonance de leur système cognitif, certains feront le choix de modifier leur comportement alimentaire, devenant végétarien ou vegan. Cette décision relève donc d'un processus cognitif individuel. Ce n'est qu'une fois ce choix posé qu'une partie d'entre eux s'immergeraient dans une communauté réelle ou virtuelle afin de s'informer des normes régissant la communauté et de trouver du soutien, comme l'illustre ce témoignage issu d'un forum vegan néerlandais :

Salut, je voudrais d'abord me présenter, je suis Anne et je suis devenue végétarienne depuis un an maintenant. Je voudrais réduire ma consommation de produits laitiers et d'œufs, etc. mais j'ai une petite question, que pouvez-vous manger exactement ? [...] qu'est-ce que les vegans mangent pour leur petit-déjeuner ? Pour être honnête, je n'ai pas d'indice ! [...] Pouvez-vous m'aider ? Merci d'avance, bien à vous, Anne.³⁰

Cet extrait met en évidence la transition entre l'étape de rencontre et celle de l'immersion. Ici, Anne ne se perçoit pas encore comme vegan (ou antispéciste) : elle les désigne comme un autre groupe, les *vegans*. En s'informant sur les normes, elle s'immergera progressivement dans cette communauté, changera de comportement et fera sienne les règles du groupe. Son discours passera alors de « que pouvez-vous [les vegans/antispécistes] manger ? » à « NOUS, les vegans/antispécistes ».

²⁷ J.-P. LEYENS, V. YZERBYT, *Psychologie sociale*, Wavre : Mardaga, 1997, p. 140.

²⁸ S. T. FISKE, *op. cit.* ; J.-P. LEYENS, V. YZERBYT, *op. cit.*

²⁹ J.-P. LEYENS, V. YZERBYT, *op. cit.*, p. 140.

³⁰ P. SNEIJDER, H. TE MOLDER, « Normalizing ideology cal food choice and eating practices. Identity work in online discussions on veganism », *Appetite*, LII, 3, 2009, p. 623.



végétaliens ou vegans (antispécistes) d'autre part. La capture d'écran ci-contre, issue d'une page Facebook vegan³³, illustre la perception qu'auraient les antispécistes d'une société divisée. En devenant antispéciste (ici vegan), l'individu quitterait le groupe des omnivores pour le groupe des vegans. Ce faisant, il semble qu'il percevra le monde autrement. En effet, nous pouvons considérer que, comme la majorité de la population occidentale, il avait une vision naturaliste du monde, estimant que celui-ci était divisé en deux groupes (les êtres humains et la nature (monde animal et végétal)).³⁴ Devenu antispéciste, nous pouvons supposer qu'il aura également une vision dualiste du monde, mais cette fois ce qui distinguerait les deux groupes n'est plus la culture mais la sentience³⁵, comme l'illustre la *figure 3* ci-après.

cistes, pouvons manger... ». C'est à ce moment qu'elle aura intégré le groupe³¹ des antispécistes et se percevra comme une représentante de celui-ci.

L'étape d'immersion-émersion, évoquée ci-dessus, caractérise le passage du niveau individuel de la démarche (« je change mon régime alimentaire pour être en cohérence avec mes valeurs ») au niveau collectif (« je me sens antispéciste, je suis membre du groupe et le représente »). Ce serait également le moment où l'individu change de groupe³². En effet, les antispécistes estimerait que les Hommes se partage en deux groupes : les omnivores/carnivores (spécistes) d'une part et les végétariens,

³¹ Le groupe est défini comme un ensemble de personnes qui partagent un désir commun et se perçoivent – ou sont perçus – comme similaire. Ils sont vus – et se voient – comme une entité sociale. En tant qu'entité, ils croient en leur essentialisme et rendent le sentiment d'appartenance groupale réel (S.T. FISKE, *op. cit.*, p. 504).

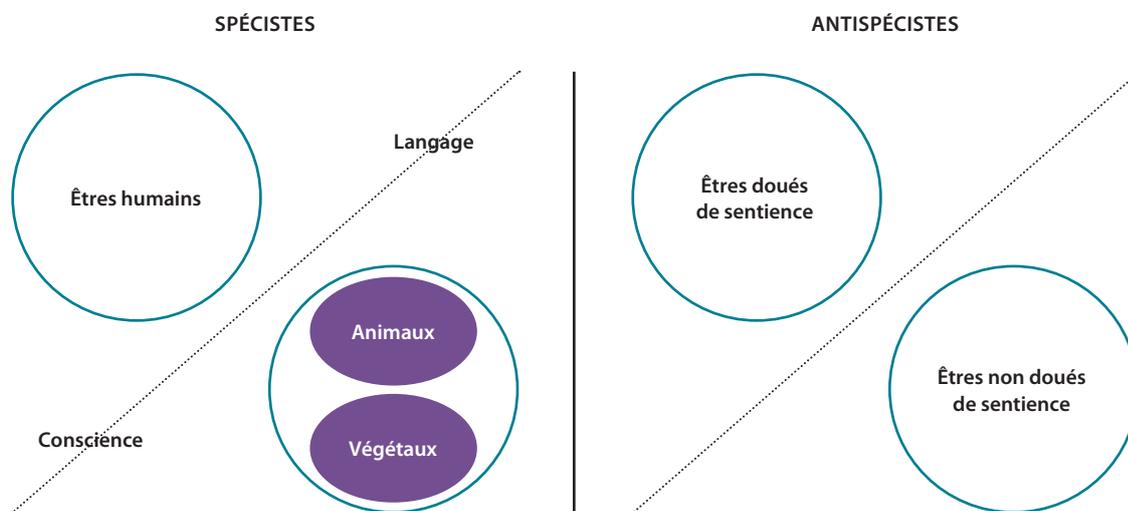
³² Qui va de pair avec la formation de sa nouvelle identité sociale (cf. Partie 2, II., « 1. L'identité alimentaire partisane »).

³³ Capture d'écran d'un post Facebook : « Boutique Vegan-France », Facebook, 11 juillet 2017

³⁴ Selon Pierre Descola, théoricien de l'ontologie naturaliste, notre société occidentale aurait une vision dualiste du monde, le divisant entre nature et culture. Selon lui, « le naturalisme présuppose une discontinuité des intériorités et une continuité matérielle. Ce qui distingue les humains des non-humains, pour nous, c'est bien l'âme, la conscience, la subjectivité ou le langage (...). Depuis Descartes, en revanche, et surtout depuis Darwin, on sait que la part physique des humains les situe dans un continuum matériel au sein duquel ils se différencient peu des autres entités du monde (...). La discrimination ontologique qui frappe les animaux, et jadis les sauvages, témoigne ainsi de façon très nette du privilège accordé dans notre mode d'identification aux critères fondés sur les expressions de l'intériorité, du langage à la subjectivité en passant par les affects ou la conscience réflexive. » P. DESCOLA, « Par-delà la nature et la culture », *Le Débat - Gallimard*, CXIV, 2, 2001, p. 100).

³⁵ Selon les antispécistes, qui ont inventé ce terme, la sentience est la faculté de sentir, de penser et d'avoir une vie mentale subjective (E. REUS, « Sentience ! », *Les cahiers antispécistes*, XXVI, 2005, [en ligne :] <http://www.cahiers-antispecistes.org/sentience/>, consulté le 20 juillet 2017). Les différentes espèces douées de sentience appartiendraient donc à un même groupe et serait dès lors égalitaires : les animaux, comme les hommes devraient être considérés comme une fin en soi (I. TURINA, *op. cit.*).

Figure 3 – Spécistes et Antispécistes : deux visions du monde différentes



Faire le choix de l'antispécisme est donc une décision loin d'être anodine. Au niveau individuel, celle-ci modifierait la vision du monde de l'individu, ce qui aurait des impacts non seulement sur son alimentation, mais également sur d'autres domaines de sa vie quotidienne tels que ses choix de carrières ou son engagement citoyen.³⁶ Mais cette décision individuelle aurait également des conséquences sociales. En effet, en faisant sienne la philosophie antispéciste, l'individu intègre une nouvelle communauté, un nouveau groupe et se constituerait une nouvelle identité sociale : il se sent alors profondément antispéciste. Or, « quand les gens s'identifient à un groupe, ils se dépersonnalisent, c'est-à-dire qu'ils se sentent moins concernés par leur identité individuelle et cherchent surtout à être un membre prototypique du groupe. »³⁷ « Dans cette perspective, la dépersonnalisation [...] n'implique rien de négatif. Elle ne correspond pas en effet à une perte d'identité, mais à un changement d'optique. En effet, en groupe, notre appartenance se transforme en levier de nos pensées et de nos actions. »³⁸ Ainsi, lorsque l'individu est en situation de représenter son groupe, il se dépersonnalise et s'assimile à l'idéal du groupe. L'adhérent du mouvement antispéciste défendra alors la vision du monde, les idées, revendications et actions du groupe. Choix individuel de prime abord, être antispéciste est donc également un engagement collectif.

³⁶ Comme évoqué précédemment (cf. Partie 1).

³⁷ S.T. FISKE, *op. cit.*, p. 579.

³⁸ D. OBERLÉ, « Le groupe en psychologie sociale », *Sciences Humaines*, XCIV, 1999, [en ligne :] https://www.scienceshumaines.com/le-groupe-en-psychologie-sociale_fr_10805.html, consulté le 16 août 2017.

L'antispécisme : une histoire de religion ?

Nous avons étudié la transition des individus vers l'antispécisme selon le modèle de la formation de l'identité partisane : rencontre, immersion-émersion, internalisation-engagement. Cette vision de la transition peut cependant sembler très « scientifique ». En effet, peu d'individus antispécistes parleront de cette période comme « d'un changement d'identité sociale ». Ils parleront plus volontiers de « conversion au végétarisme, véganisme ou à l'antispécisme ».

Cette notion de conversion est intéressante. Si de manière générale, elle désigne un « changement d'idées, d'opinions, de conduite », elle est fréquemment associée à la religion. Or, nous pouvons relever de nombreuses similitudes entre conversion religieuse et alimentaire. Dans les deux cas, la conversion mène à un changement d'affiliation. Celui-ci résulte de la perception d'une insatisfaction, d'un malaise qui entraînera un nouveau choix de vie afin de retrouver une certaine cohérence de l'engagement (religieux ou citoyen). Cette conversion entraîne un changement d'univers de référence et de perception du monde, ce qui aura des conséquences sur l'ensemble de la vie quotidienne (engagements, relations sociales, choix professionnels...).

Les conversions religieuses et alimentaires partisanes recourraient donc à des processus similaires qui débutent par un questionnement individuel et aboutissent à un engagement collectif. Nous pourrions pousser la comparaison plus loin en se questionnant sur la similarité du rôle social joué par l'antispécisme et la religion. En effet, si l'on considère que la conversion à l'antispécisme entraîne un changement d'univers de référence ainsi que l'intégration d'une nouvelle communauté (qui a ses propres valeurs et ses normes), la communauté antispéciste, tout comme la communauté religieuse, ne jouerait-elle pas alors un rôle de ciment social ? Ne fournirait-elle pas un ordre social et un ordre du monde ? Et si c'est le cas, comme les religions doivent faire face à des groupements fondamentalistes, l'antispécisme a-t-il ses membres déviant/intégristes ?

* *

³⁹ « Définition de conversion », *Larousse.fr*, s.d., [en ligne :] <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/conversion/18997>, consulté le 5 septembre 2017.

⁴⁰ On peut retrouver également des similitudes dans les étapes de la conversion. Lewis Rambo modélise le processus de conversions religieuses selon sept étapes : le contexte, la crise, la quête, la rencontre, l'interaction, l'engagement et les conséquences. La crise, la rencontre, l'interaction et l'engagement semble être des étapes communes à la conversion alimentaire partisane. Par ailleurs, parmi les nombreuses différences, notons-en une qui nous semble majeure : alors que les grandes religions sont des institutions millénaires dont les processus de conversion sont très codifiés, les communautés antispécistes sont contemporaines et leur processus d'adhésion/de conversion flous.

⁴¹ Pour plus d'informations à propos des conversions religieuses, voir : L. LE PAPE, « Les conversions religieuses », *Sciences Humaines*, CCXCV, Août-Septembre 2017, p. 16-21.

PARTIE 3

AMIS DES ANIMAUX, ENCORE UN EFFORT SI VOUS NE VOULEZ PAS ÊTRE ANTISPÉCISITES !

Par Thomas Bolmain

Selon la volonté du ministre wallon compétent, la loi du 14 mai 1986 relative au bien-être animal devrait bientôt faire l'objet d'un toilettage en profondeur. Toujours considéré en Belgique au titre de bien meuble, l'animal jouira prochainement d'un statut juridique à part entière. On note que la divulgation de cette information est pour les journaux du groupe Sudpresse l'occasion, trop rare, de s'exercer à la philosophie. D'entrée de jeu, l'article joliment intitulé « Un statut juridique pour votre toutou ! » pose la question suivante : « Le XXI^e siècle sera-t-il celui de l'antispécisme, cette philosophie selon laquelle tous les êtres vivants doivent être traités avec les mêmes égards ? » (voir par exemple *La Meuse* du 10/04). L'apprenti philosophe et lecteur quotidien de *La Meuse* que je suis ne pouvait manquer cette occasion, trop belle, de procéder à une critique de l'antispécisme.

I. ATTENDU D'UNE CRITIQUE PHILOSOPHIQUE DE L'ANTISPÉCISME

Qu'est-ce que l'antispécisme ? Il s'agit d'un type de raisonnement à prétention philosophique qui entend fonder théoriquement le mouvement militant de la *cause animale* (un mouvement né durant les années 1970 dans les pays anglo-saxons), qu'il s'agisse de la *libération animale* ou du *droit des animaux*. Deux livres sont essentiels : *Animal Liberation*, de Peter Singer, en 1975, et *The Case for Animal Rights*, de Tom Regan, en 1983.¹ La notion de *spécisme*, objet de leur critique commune, est fondée sur le modèle de celles de *racisme* ou de *sexisme*. L'idée est simple : à qualités égales, traitements semblables. De la même façon que les Femmes ou les Noirs ne peuvent être l'objet de traitements particuliers du fait qu'ils sont Femmes ou Noirs, on ne pourra pas traiter les animaux différemment des êtres humains au nom du fait qu'ils sont des animaux. Autrement dit, à suivre le raisonnement *antispéciste*, le fait qu'un animal appartienne à telle ou telle espèce ne justifiera pas qu'il soit soumis à tel ou tel traitement (expérimentation, mise à mort, etc.). Ainsi l'homme, animal parmi d'autres, ne prétendra-t-il à aucun privilège sur les autres animaux : de même qu'il n'est pas admis de réduire un homme en esclavage, ni d'ailleurs de le tuer dans le but de le manger, il n'est légitime ni d'être éleveur ni d'être carnivore.

Qu'est-ce qu'une critique philosophique ? Critiquer, en philosophie, signifie d'abord distinguer, dans un problème donné, ce qui paraît pertinent de ce qui ne l'est pas ; c'est séparer le bon grain de l'ivraie afin de pouvoir produire un jugement libre sur ce problème. L'aspect pertinent de l'antispécisme est évident : ce mouvement a l'immense mérite de porter le regard sur le rapport à l'animal nihiliste qui prévaut en notre monde. Je crois cependant que cet excellent point de départ autorise des conséquences forts coûteuses, tant du point de vue théorique – plus exactement *ontologique* : qui concerne la manière dont est défini l'être des choses, en l'occurrence celui de l'homme et de l'animal – que pratique ou politique. On peut finalement se demander si le problème se situe bien là où le loge l'antispécisme. D'un point de vue ontologique : la réflexion ne serait-elle pas plus excellente encore si elle se donnait la peine d'interroger dans une perspective historique l'être de l'animal, l'être de l'homme, la nature de leurs rapports et, surtout, la nature du monde où ceux-ci ont lieu ; et peut-être, qui sait, de nommer ce monde, en identifiant la ou les logiques, économiques notamment, qui tant bien que mal contribuent à l'unifier ? De même, d'un point de vue pratique, politique : n'est-il pas plus urgent de procéder à une analyse des tendances et des désirs contradictoires qui traversent ce monde, et de se demander, en particulier, dans quelle mesure les humains sont aujourd'hui désireux de cesser de manger de la viande et d'élever des animaux ? – et s'il est même souhaitable qu'ils le soient un jour ou l'autre.

¹ Ces livres ont été traduits assez tardivement en français (1993 et 2013, respectivement). Les projets des deux auteurs se distinguent de plusieurs points de vue : forme des ouvrages (*Animal Liberation* est un livre grand public d'accès aisé, *The Case* une somme complexe et peu digeste), fondements philosophiques (Singer est nettement utilitariste, Regan vaguement kantien), prises de positions pratiques (en ce qui concerne l'alimentation carnée et l'élevage, Singer paraît plutôt réformiste, Regan brutalement *abolitionniste*). Vu le niveau de généralité où je me placerai ici, je puis cependant me permettre de les confondre.

Je défendrai pour ma part l'idée suivante. À la condition de privilégier une tout autre approche philosophique que celle dont relève l'antispécisme, il est possible de conserver ce que cette réflexion apporte de valable au débat tout en évitant les conséquences fâcheuses qu'elle entraîne. Nous ne sommes donc pas condamnés à l'opposition ruineuse volontiers mise en scène aujourd'hui : soit « aimer les animaux », ne pas les élever ni les manger (antispécisme, *animalocentrisme*), soit « aimer l'homme » et diminuer les animaux (on pense à l'humanisme arrogant qu'incarrait par exemple le ministre-philosophe Luc Ferry, en 1992, dans *Le Nouvel ordre écologique*). En fait, on peut aimer et manger les animaux.

Une dernière remarque, de méthode. En philosophie, la critique peut s'exercer de deux façons. La première, qui semblera plus généreuse, est dite immanente : on rentre dans les raisons de l'adversaire, on en épouse l'argumentation, que l'on suit dans ses conséquences, jusqu'à ce que celles-ci, éventuellement, s'autodétruisent – c'est par exemple la méthode de Hegel. Par exception, on optera cependant ici pour un style bien différent de critique, une critique tout en extériorité, et même *a priori* (plutôt qu'immanente), une critique en un sens bête et méchante. Je m'en explique. Accepter les raisons de l'antispécisme, c'est se condamner d'emblée, mais définitivement, à s'égarer dans un embrouillamini d'arguments fallacieux, une irrespirable pelote de sophismes. Accepter ses raisons, c'est renoncer, on va comprendre pourquoi, à tout rapport tant sensible que réfléchi au monde social.²

Tous les raisonnements antispécistes ont ceci en commun de nous faire quitter le monde concret, où se déroule la vie des hommes réels – un monde fait d'intérêts divers, traversé par des rapports de force changeants, un monde parfois contradictoire, où il arrive par exemple que des humains à la fois aiment les bêtes qu'ils font vivre et finalement acceptent de les mettre à mort... –, pour rejoindre le monde de l'argumentation pure, ce monde que ne trouble nul conflit, nulle histoire, et où tout, en dernière analyse, repose sur le principe logique, strictement formel, de non-contradiction. Malheureusement, les importants problèmes soulevés par les théoriciens de la cause animale ne peuvent en aucun cas être réglés par des arguments réputés parfaitement cohérents et magiquement universalisables, dont il suffirait d'administrer les conclusions par quelques tours de passe-passe juridiques. On montrera qu'ils doivent plutôt faire l'objet de décisions politiques, ancrées, d'abord, dans la manière dont les humains et les animaux vivent, meurent et travaillent ensemble au jour le jour.

II. UN ARGUMENT QUI UN BREF INSTANT LAISSE PANTOIS

Tous les courants qui nourrissent la philosophie antispéciste ne sont pas également absurdes. Conformément à l'approche bête et méchante revendiquée ici, on se contentera néanmoins de sa plus plate version : un penseur français « vu à la télé » fera l'affaire. Sourire astucieux, prunelle éteinte, Aymeric Caron – auteur, en 2016, d'*Antispéciste : réconcilier l'humain, l'animal, la nature* – semble lui-même soufflé par la puissance de l'argument. Écoutons-le. Si l'on montre que des individus, quelle que soit l'espèce dont ils relèvent, ont des qualités ontologiques semblables – qu'il est constitutif de leur être d'éprouver plaisir et souffrance, un rapport au temps, une forme de conscience de soi, etc. –, alors plus rien ne justifie qu'ils soient l'objet de traitements différents. On

² Je partage donc le sentiment et l'argument d'E. DE FONTENAY, dans « Entre les biens et les personnes », in *Sans offenser le genre humain. Réflexions sur la cause animale*, Paris : Albin Michel, 2008, p. 83-120. Selon cet auteur, que l'on ne soupçonnera pas d'indifférence à l'égard de la question animale (voir *Le Silence des bêtes*, Paris, Fayard, 1998), la philosophie antispéciste consiste en une « camelote logico-éthique » qui se distingue par son « inculture historique » et son « insensibilité éthico-politique » : « C'est d'abord le style et la méthode, la manière empiriste et logiciste de procéder, le manque d'égards, la misanthropie de ces auteurs qui attristent, car une telle confiance dans la déduction, voire dans le syllogisme, et dans je ne sais quel pouvoir décisionnaire de la casuistique, empêche que s'exerce cet art de persuader sans lequel ceux qui aiment et défendent les animaux ne sauraient faire partager leurs exigences ».

a montré que les cochons ont une vie sensible aussi riche que celle des chiens ; or nous mangeons les premiers, non les seconds – juché sur son tabouret, Aymeric triomphe : vous n’êtes pas cohérents, or il vous faut le devenir, vous devez donc renoncer à consommer des côtelettes. CQFD. L’argument peut encore être renversé d’une façon particulièrement ingénieuse et désolante (argument dit des *cas marginaux*). Étant donné que des individus humains diminués ont droit à un traitement identique à celui réservé aux individus réputés normaux (handicaps physiques/psychiques), on ne voit pas pourquoi certains animaux ne bénéficieraient pas de ce même traitement, alors même que leurs compétences cognitives sont supérieures à celles des humains diminués.

Les ressorts argumentatifs de l’antispécisme sont donc les suivants. L’exigence est double. Non seulement la différence de traitement ne peut être argumentée qu’à partir des qualités ontologiques des individus, mais il faut en outre suivre une sorte de règle d’or logique : des qualités semblables entraînent logiquement des traitements semblables. Au fond, la critique antispéciste est une critique logiciste (plutôt que philosophique) : nous sommes en pleine pelote de laine (visqueuse). Il convient donc de se secouer, de faire appel non seulement à notre raison, mais à notre sensibilité. Activons notre faculté de juger.³

Premier élément. D’un point de vue ontologique, l’idée qui domine ici est d’établir des continuités, d’égaliser des différences, de les ramener à un plus petit dénominateur commun. L’idée-force est bien que les humains, après tout, sont aussi des animaux ; que, comme tels, ils partagent avec eux un socle minimal de caractéristiques. En effet. On peut pourtant regretter que les passionnants travaux d’éthologues qui depuis plusieurs décennies complexifient notre vision des mondes animaux soient surtout l’occasion, non d’explorer les différences, mais de tout égaliser, de placer tous les animaux, humains et non humains, sur un même plan. Second élément, on reconnaît ici les traits d’une approche *essentialiste* de la question : il s’agit bien de définir un être (ici, animal) par ce qu’il est en lui-même, intrinsèquement, en soi (ainsi est-il sensible, capable de plaisir et de souffrance, etc.).

La pauvreté de la démarche est déjà patente. Décider de s’interroger sur ce qu’est tel individu, c’est d’abord s’empêcher de se demander comment il est devenu ce qu’il est, et par le biais de quelles relations historiques. On s’est ainsi par exemple enlevé les moyens de comprendre et d’expliquer le fait que les humains élèvent des animaux depuis plusieurs milliers d’années... En fait, chaque monde (monde humain, monde de tel ou tel animal) est considéré, d’une part comme clôturé sur lui-même, d’autre part comme historiquement invariable. Toutes les questions intéressantes – qui intéressent notre vie d’humains de fait relative à de multiples vies animales – passent dès lors à la trappe : quelles différences spécifiques caractérisent chacun de ces mondes ? Quelles sont leurs intersections, quelles interactions entretiennent-ils ? Et surtout : que pourraient-ils devenir d’autre, sans que l’on ne renonce à ces interactions, mais en en reformulant radicalement le sens ?

³ Je l’ai dit, il est inutile de tenter une critique immanente de l’antispécisme : les antispécistes ont réponse à tout. Il convient donc de ne pas se laisser impressionner par leurs pseudo-arguments et d’opter, a priori, pour une tout autre façon de raisonner (et de sentir les choses). Cependant, pour satisfaire la curiosité des plus courageux, on peut noter que trois grandes critiques internes leur sont souvent opposées. Les deux premières concernent le monde promis par la libération animale : ce monde est avant tout celui de la disparition animale et de l’artificialisation achevée de la nature. La situation est d’abord préoccupante pour les animaux domestiques : quels animaux resteront à nos côtés lorsque nous les aurons libérés ? Et comment, s’il faut « cesser d’en produire », les empêcher de se reproduire ? Certains évoquent la castration chimique... Mais la contradiction éclate également lorsque l’on considère les animaux sauvages. Dans la mesure où les antispécistes s’offusquent des rapports de réciprocité et de prédation qui lient entre eux les vivants, on ne voit pas comment leurs exigences pourraient s’accommoder de la nature en sa réalité concrète. D’où leur intérêt pour les biotechnologies : désireux d’en finir avec l’élevage, les uns plaident pour la viande in vitro, d’autres se déclarent favorables aux technologies capables de rompre le cycle de la prédation. On peut parler, avec d’autres, d’un *syndrome Bambi*... La troisième critique est plus directement philosophique. La nature étant spéciste (le lion est spéciste : il mange des antilopes malgré leurs qualités), défendre l’antispécisme revient à s’excepter de la nature (où les vivants se mangent les uns les autres) : si l’homme devient le seul animal antispéciste, on lui accorde à nouveau un statut d’exception – ce qu’il s’agissait précisément d’éviter. On approfondira ces critiques avec D. LESTEL, *Apologie du carnivore*, Paris : Fayard, 2011.

On se convainc que le principal bénéfice de l'approche antispéciste, en tout cas pour l'antispéciste, est précisément d'évacuer cet ensemble de questions : c'est qu'il compliquerait sa vision des choses, ce n'est rien de le dire, et ne lui permettrait surtout pas d'en tirer les conclusions pratiques souhaitées. Il n'est pas possible de rendre raison d'un phénomène humain, par exemple l'élevage, en évacuant de la réflexion toute dimension social-historique. Mais il devient très facile de le condamner a priori si l'on base le raisonnement sur quelques données ontologiques, bien sûr indiscutables, pour ensuite en restreindre soigneusement le développement au seul domaine de la logique. Aussi bien, en escamotant rien de moins que le monde social-historique, on s'autorise à légiférer à son propos sans tenir compte des rapports sociaux qui s'y déroulent réellement, des aspirations et du vécu de ceux, humains et animaux, qui le peuplent. Mais tel est bien le but ultime de l'antispécisme : déduire immédiatement d'une description ontologique inattaquable d'un point de vue logique les règles pratiques (juridiques) de la vie en commun ; bref, déduire de l'être le devoir-être. On se bornera à remarquer que, malgré quelques résurgences malheureuses – ainsi les droits de l'homme compris comme droits naturels attribués à l'humain en vertu de son essence –, la pensée philosophique et politique moderne s'est inscrite en faux contre une telle perspective. Elle y reconnaissait une limitation intolérable de son droit à la critique, à la démystification, et à l'invention de normes régulatrices de la vie commune qui trouveraient leur unique fondement dans les rapports de force contradictoires qui la traversent.

Revenus de notre bref étonnement face à l'argumentation antispéciste – de la poudre aux yeux –, on en appellera à cette autre tradition de pensée, nettement plus riche.

III. L'APPROCHE CONTINENTALE : L'ANIMAL NON COMME CAUSE MAIS COMME QUESTION

Il est souhaitable et possible de s'opposer à l'antispécisme sur l'ensemble des points relevés à l'instant. Pour ce faire, il suffit de réactiver l'approche philosophique continentale de la question animale – ou, plus exactement, certains aspects de celle-ci.

Une telle réactivation ne va en effet pas de soi. On doit admettre que la pensée occidentale se caractérise majoritairement par une perspective anthropocentrique. L'humain, espèce fort favorisée puisque placée au centre de la Création – que l'on pense à la tradition chrétienne –, disposerait d'un privilège d'essence ; celui-ci l'autoriserait à user des autres vivants selon son bon plaisir. On considère souvent qu'un tel mouvement culmine dans la proposition du Discours de la méthode (1637) où Descartes fixe à l'homme le programme de devenir « maître et possesseur de la nature » – lecture au reste contestable, Descartes y étant jugé à l'aune de critères contemporains, sans s'aviser qu'avant de vouloir attribuer des droits aux animaux il a fallu dégager l'humain de sujétions diverses, notamment théologiques, procès de libération auquel la pensée cartésienne a puissamment contribué... –, les révolutions scientifiques puis industrielles embrayant sur ce programme pour nous conduire là où nous en sommes dans notre rapport à la nature et aux animaux – au bord du précipice, ou peut-être bien dedans. L'effervescence actuelle autour du bien-être ou du droit animal témoigne d'évidence du délitement de cet anthropocentrisme longtemps dominant. L'idée que je défendrai est que ces revendications actuelles ne trouveront aucun secours dans les spécieux raisonnements antispécistes, qu'ils découvriront au contraire un allié inattendu au sein même de la tradition de la pensée philosophique occidentale, mais que cet allié les amènera à assumer des conclusions politiques d'un tout autre style.

Il n'est pas question de procéder à la critique de cette tradition philosophique. Retenons seulement ceci. Elle n'est d'abord pas d'un bloc : plusieurs courants philosophiques ont depuis l'Antiquité accordé un souci spécifique au monde animal (voyez à nouveau les travaux d'E. de Fontenay). D'autre part, et c'est le plus important, elle a finalement appris les vertus de l'auto-critique. Depuis

plusieurs décennies, on relève un mouvement identique de la rationalité (philosophique) à l'égard de ces pensées autres que sont les pensées dites sauvages ou primitives, les pensées désordonnées des fous, enfin les pensées silencieuses dont bruissent les mondes animaux. À chaque fois – on pense dans le premier cas à Lévi-Strauss, dans le second à Foucault – loin de renoncer à faire usage de la raison sous prétexte que celle-ci n'est qu'une forme particulière de la pensée (à visée potentiellement impérialiste et aux effets réels souvent brutaux), on a choisi de la mettre à l'épreuve de ces pensées autres, non seulement afin de la mettre en question et de la relativiser, mais aussi dans le but de l'enrichir, de l'élargir ; de lui permettre de différer d'elle-même. Soit l'exemple de la pensée animale.

Reconnaître que de la pensée circule chez l'Homme comme chez l'animal (et entre eux) a de fortes implications, en premier lieu pour la représentation que l'Homme se fait de lui-même. Cela revient en fait à dire que l'humain n'est pas auto-centré, qu'il n'appartient pas d'abord à lui-même, mais au monde naturel qui le précède, et dont il ne s'arrache jamais de façon définitive : il n'en est qu'un pli parmi d'autres. Cela revient à dire qu'il est fait d'un ensemble de liens, que son identité ne se fait et ne se défait que dans le commerce qu'il entretient depuis l'origine avec la nature, avec les animaux. C'est finalement admettre que si propre de l'Homme il y a, il ne réside pas, comme le voudrait la tradition humaniste, dans la raison, le langage, ou le rire, mais dans la faculté qui est la sienne de savoir et de dire qu'il n'est rien d'intangible, qu'il n'a pas d'essence hors de l'histoire et du devenir qu'il construit en commun avec des êtres à la fois semblables et différents. Ce propre *impropre* (E. de Fontenay) ne lui confère aucun privilège métaphysique, droit de nature ou d'essence. Il l'engage seulement, mais de façon radicale, à l'égard des autres animaux pensants, de ces êtres embrigadés dans ses pratiques quotidiennes sans disposer des moyens de débattre de leur nature et de leur finalité. Bref, un seul privilège, qui est une lourde tâche : assumer notre responsabilité à l'égard de la nature en nous et hors de nous. On comprend que sous couvert d'animalocentrisme les antispécistes s'y soustraient, qu'ils refusent la rude obligation qui est faite aux humains de donner à leurs liens avec l'animal la forme de la liberté, de l'émancipation. D'un côté, on imposera l'idée qu'il est du devoir (moral) des humains de se mettre au service de la cause animale. De l'autre, on envisagera l'Homme, l'animal et leurs rapports comme le triple objet d'un problème. Une question ouverte dont il faut établir les coordonnées, notamment historiques, afin de mieux décider de son avenir possible⁴.

IV. UNE ONTOLOGIE POLITIQUE DE LA RELATION ET DU DEVENIR

On voit la supériorité de cette seconde approche sur la première. Poser qu'il est plus intéressant de questionner les mondes animaux et humains du point de vue de leurs rapports matériels, réels, c'est reconnaître qu'aucun des deux n'est quelque chose en soi, qu'il n'y a rien à en apprendre ni à en faire tant qu'on les clôture sur eux-mêmes. L'essentialisme a priori exclu, toute la problématique se déplace vers une ontologie de la relation et du devenir. Admis qu'aucune propriété essentielle ne contraint l'Homme à appliquer à lui-même et au monde telle ou telle forme prédéfinie de développement, il s'agira de savoir ce qu'il peut encore devenir en transformant les relations qui l'unissent aux autres vivants. L'Homme ne se définit plus que par son aptitude à faire de lui-même (et de tout ce à quoi il est relié) quelque chose d'autre, autre chose que ce que l'on a historiquement fait de lui (et d'eux). Pour autant, cela ne signifie pas que l'on peut tout faire et transformer n'importe comment la relation Homme/animal. Il existe bien un critère permettant d'évaluer la trans-

⁴ Outre les différents essais d'E. DE FONTENAY, on pourrait citer de nombreux travaux représentatifs de cette tendance ; je pense par exemple à J. DERRIDA, *L'Animal que donc je suis*, Paris : Galilée, 2006 ou à D. LESTEL, *L'Animal est l'avenir de l'homme*, Paris : Fayard, 2010. Les arguments développés ici l'ont précédemment été, mais d'une autre façon, dans la thèse malheureusement inédite de M. GÉRARD, *De la cause animale aux luttes paysannes* (ULg, 2015). Je la remercie pour sa relecture attentive de ce texte.

formation, mais celui-ci n'est plus logé dans l'identité de l'homme et de l'animal. Ce qui importe, c'est ce qu'ils peuvent devenir les uns et les autres en termes d'ouverture de leurs mondes respectifs et communs, au point de vue d'un déploiement maximal de leur aptitude à sentir et à penser librement. On raisonne désormais en termes de circonstances (passées, actuelles et futures) plutôt que d'essence. Retour, donc, d'une perspective historique, évacuée par l'antispécisme ; retour, enfin, de la réalité des rapports sociaux, trame du monde social-historique. La réflexion et toute décision éventuelle quant au devenir de ces rapports s'ancrent désormais dans la matière même des modes de vie actuels des humains et des animaux, dans les différentes tendances, généralement contradictoires, qui s'y déploient. À rebours du monde, irénique, de l'ontologie pure et de la logique de l'argumentation...

On s'est donc autorisé à réintroduire dans le raisonnement toute une série de réalités exclues par l'antispécisme ; et la réalité elle-même. La pelote de sophismes s'est défaits. Pour ne prendre qu'un exemple, l'élevage cesse d'apparaître comme une « hideuse contradiction » (l'expression est de la philosophe abolitionniste F. Burgat), ce qu'il est évidemment du point de vue purement onto-logique (comment peut-on à la fois faire vivre et tuer un être doté comme nous de qualités sensibles et cognitives ?). Il est un mode de relation Homme/animal historiquement déterminé et transformable, dont on dira au moins qu'il élargit et complexifie le monde des humains comme celui des animaux – qu'il les enrichit réciproquement, jusqu'au moment où il revient à l'éleveur, assumant une lourde responsabilité, de trancher le lien. La question qu'il rencontre alors ne sera réglée par nulle argumentation logiquement cohérente ni par aucune revendication éthico-juridique (bien-être animal) : elle relèvera d'une décision politique. Au moment où celui qui a fait vivre l'animal exerce son droit à vivre du produit de son travail, il s'agit en effet de savoir si les conditions matérielles permettant d'assumer de façon respectueuse et inventive sa responsabilité sont réunies : en est-il brutalement dépossédé par une logique de la mise à mort anonymisée, ou bien a-t-il la possibilité de rendre à l'animal un dernier hommage, de reconnaître rituellement la dette qui l'oblige désormais à son égard ? Aucune contradiction vitale ne se résout dans le monde mortifère de l'argumentation. Ici comme ailleurs, elle impose des prises de parti politiques.

Décider d'assumer des contradictions de ce type d'une façon politiquement responsable exige l'invention d'un ensemble inédit de pratiques, de gestes concrets. Ainsi, s'inquiéter du mode industriel de production de viande n'implique ni d'en appeler au principe de non-contradiction ni de décréter autoritairement la nécessité de devenir vegan (une façon radicale de séparer les mondes humains et animaux...) ; plutôt de créer les conditions réelles sous lesquelles il deviendra possible de manger autrement de la viande. Mais la question, de proche en proche, soulève celle de la qualité de la vie et de la mort des Hommes et des animaux au sein du monde industriel marchand, notre monde commun. De proche en proche : car manger autrement de la viande, c'est mettre à mort l'animal d'une autre façon ; mais cela ne suppose-t-il pas d'avoir vécu ensemble autrement, d'avoir non pas partagé une vie d'exploitation et de souffrance, mais la tentative d'une émancipation commune dans le cadre d'un métier aussi autonome que faire se peut ? L'autonomie d'un métier, conquise et réinventée contre l'exploitation du travail (humain et animal), telle est la réelle condition politique d'une vie (et d'une mort) riche et sensée, à l'intersection des mondes humains et animaux.

L'ontologie essentialiste (animalocentrée) typique de l'antispécisme aboutissait à une série de revendications éthiques dont on espérait qu'elles trouvent à se prolonger en une réforme juridique. L'ontologie de la relation et du devenir – qui me semble constituer le meilleur de la tradition philosophique continentale sur ce point – est, elle, proprement politique. Elle impose d'à chaque fois procéder à l'analyse concrète d'une situation concrète afin d'y repérer pour mieux les appuyer les forces qui tendent effectivement vers des pratiques autonomes au sens suggéré à l'instant. C'est ce qui distingue une approche abstraite (idéaliste) et une approche matérialiste. Comme on le sait, il n'est pas raisonnable d'espérer sauver l'humanité malgré elle, ou pire : contre elle. Le souhait de transformer les pratiques humaines, par exemple dans leurs rapports aux animaux, ne peut

trouver un début de réalisation qu'à la condition de partir des Hommes tels qu'ils sont, non tels qu'on voudrait qu'ils soient. Il est difficile de ne pas reconnaître qu'un nombre non-négligeable d'humains souhaitent vivre de l'élevage ; cela ne signifie pour autant pas que l'élevage tel qu'il est massivement pratiqué (*i. e.* vidé de sa substance par la rationalité industrielle marchande) ne doive être transformé. Car partir des Hommes tels qu'ils sont, c'est aussi les envisager tels qu'ils deviennent, tels qu'ils se modifient au travers des luttes engagées contre cette rationalité dominante (profondément irrationnelle). Les Hommes tels qu'ils sont, ce sont surtout les Hommes tels qu'ils expérimentent *in concreto* le devenir indéterminé de leur liberté.

Ainsi une analyse concrète de la situation concrète de l'élevage consistera-t-elle à déceler et à soutenir les pratiques où les humains et les animaux font la preuve de leur autonomie possible. Aucun expert ne peut s'arroger le droit de transformer les mondes humains et animaux en passant par-dessus leurs têtes. Ces transformations sont intégralement relatives au devenir des affrontements entre forces, tendances et projets qui parcourent ces mondes.

V. UNE CONCLUSION HISTORIQUE ET PRATIQUE

La lecture quotidienne de *La Meuse* ne nous aide malheureusement pas à construire des analyses de ce type. Mais on peut maintenant répondre à la question posée par cet excellent organe de presse : « Le XXI^e siècle sera-t-il celui de l'antispécisme ? ». La réponse est oui, en tout cas si le siècle demeure *sudpressiste*...

Telle sera ma conclusion politique. Si l'antispécisme a un sens, celui-ci est strictement historique et relatif à la conjoncture politique qui est la nôtre. Je crois qu'il est juste d'envisager la *philosophie* antispéciste comme un substitut, comme une compensation idéologique à l'échec puis à l'éclipse des luttes politiques telles que les années 1960-70 les ont connues (on se rappellera les dates de publication des ouvrages de Singer et Regan). Il convient d'y voir le symptôme d'un tournant historique. La disparition d'une époque riche et troublée, qui savait que la condition de sa transformation nécessaire était le développement d'une conflictualité politique intense, a laissé le champ libre à un air du temps consensuel, où dominant moralisme et juridisme. Les analyses menées en termes de classes sociales, centrées sur les problèmes d'inégalités économiques, orientées par des oppositions idéologiques tranchées, ont cédé la place à l'indignation populiste provoquée par l'inégalité des chances, aux revendications des victimes, enfin et surtout au droit, sorte de fétiche-refuge ultime. La politique n'a plus d'existence que nominale depuis qu'elle a troqué ses ambitions fondamentales – transformation, émancipation – au profit de modestes objectifs d'adaptation et de gestion, gestion d'un monde qui, décidément, est et sera ce qu'il est.

Les champions de la cause animale s'inscrivent parfaitement dans ce monde qui, sur sa face obscure, fait la part belle aux populismes et à la xénophobie et, sur son versant lumineux, se dit surtout préoccupé de la défense des prétendus droits naturels de l'Homme, pourquoi pas étendus aux animaux, ces éternelles victimes d'une nature humaine irrévocablement mauvaise ; mais qui s'inquiète beaucoup moins des questions et des conflits que soulèverait l'essai d'une généralisation maximale de l'égalité politique, économique et sociale.⁵

⁵ Tout ceci explique – comme le suggère J. PORCHER, « Défendre l'élevage, un choix politique », in L. GARROUSTE, L. LYONNAIS, R. MITRALIAS (dir.), *Pistes pour une agriculture écologique et sociale*, Paris : Syllepse, 2014 – les accointances de plusieurs antispécistes et de certaines multinationales spécialisées dans le domaine de l'alimentation divertissante (par exemple McDonald) ; tout comme le fait que des journalistes-essayistes qui depuis plusieurs décennies embrument tous les débats de toutes les façons se consacrent aujourd'hui à ce thème porteur – je pense au récent Manifeste pour les animaux de l'inépuisable Franz-Olivier Giesbert. Le « tournant historique » (de la politique émancipatrice à l'éthico-juridique) que j'évoque rapidement ici est bien documenté. Pour la philosophie, voir par exemple A. BADIOU, *L'Éthique. Essai sur la conscience du mal*, Paris : Hachette, 1993 et J. RANCIÈRE, *La Mésentente. Politique et philosophie*, Paris : Galilée, 1995. D'un point de vue historique, voir par exemple K. ROSS, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Bruxelles/Paris : Agone/Le Monde diplomatique, 2010 (2002) ou F. CUSSET, *La Décennie. Le Grand cauchemar des années 80*, Paris : La Découverte, 2008. On relira dans cette perspective le petit livre tonique d'E. DELRUELLE, *L'Humanisme inutile et incertain ? Une critique des droits de l'homme*, Bruxelles : Labor, 2000. Enfin, pour un premier rapprochement entre ce changement d'époque et l'émergence de la « cause animale », on lira F. WOLFF, « Libérer les animaux ? Un slogan immoral et absurde », in J. BIRNBAUM (dir.), *Qui sont les animaux ?*, Paris : Gallimard, 2010.

Conclusion pratique, enfin. On va partout de nos jours opinant qu'il importe d'être soi-même le changement que l'on souhaite voir dans le monde... Il est bien évident qu'en bornant notre activité critique à cette noble dimension individuelle, on a toutes les chances de devenir stoïcien et, plus sûrement encore, de produire et de nourrir sentiments de culpabilité et de frustration ; guère celle de transformer d'une manière lucidement choisie les logiques fondamentales qui unifient tant bien que mal notre monde, ni de détruire les lieux de pouvoir où son avenir se décide. Il faut pourtant être de bon compte. Il est vrai qu'aucune modification social-historique d'ampleur ne peut connaître un début d'effectivité si elle ne rejoint une transformation radicale dans l'ordre des comportements et des désirs individuels. Et puis il y a des cas où, par exception, l'individu dispose d'une prise réelle sur le monde, certes minuscule, mais qui dessine la voie d'un changement possible. Il est possible à tout un chacun de cesser de lire et les antispécistes et La Meuse. Si mon activité professionnelle n'en dépendait, je serais prêt à donner l'exemple.

* *

CONCLUSION

Par Dounia Tadli

Ce qui est bien avec les ânesses, c'est qu'elles participent pleinement au travail, l'élevage fait partie du maraîchage. Beaucoup plus que dans le conventionnel, où on met de l'engrais chimique à la place du fumier. Donc, j'ai envie de dire aux végétariens et vegan : ne mangez pas de légumes bios... Bon, c'est un peu de la provoc'...mais quand même.

Formateur en maraîchage, juillet 2017

Les antispécistes ont le mérite d'interroger des aspects trop rarement questionnés dans notre société tels que l'industrialisation de l'élevage et ses dérives, la maltraitance animale, le rapport instrumental à la nature et au vivant... Leur critique à l'égard d'une société qui semble parfois perdre de vue le « contre don » dû aux animaux qui la nourrissent (l'habillent, la divertissent, lui tiennent compagnie...) est importante et doit être entendue.

Toutefois, si la philosophie antispéciste nous offre une remise en question salutaire, la communauté n'est pas pour autant épargnée par les abus. Ainsi, dans la seconde partie de l'étude, nous nous demandions si l'antispécisme, tout comme les religions, devait faire face aux déviations ou intégrismes. Nous pouvons en effet constater une logique prosélyte de la part de certains antispécistes⁶, non seulement à l'égard des *carnivores* mais aussi, par exemple, vis-à-vis de personnes déjà impliquées dans la cause mais *seulement* végétariennes. Ainsi, sur les réseaux sociaux, les groupes réunissant les vegans voient fleurir les interventions moralisatrices de certains participants (telles que : « les végétariens, qu'est-ce qui vous empêche de devenir vegan ? »), au milieu des recettes et autres partages d'anecdotes. Les discussions peuvent parfois devenir violentes et certains n'hésitent pas à formuler des commentaires très agressifs à l'encontre de celui qui a eu le malheur de remettre en question l'idéologie dominante, par exemple en ouvrant la discussion sur une norme.

Admettons que j'adopte des poules (pour les œufs uniquement vu que je suis végétarienne) et que la poule pond ses œufs, non stressée, que je la nourris de manière saine et sans hormones injectés, c'est quand même naturel et c'est la vie (...). Ma question est donc la suivante : les œufs pondus, de manière naturelle et pas industrielle, ne devraient-ils pas faire partie d'une alimentation vegan ?

Facebook, mai 2017

Si le ton reste globalement courtois, des réponses plus agressives apparaissent sur le groupe :

Rhooo...quand je lis certains commentaires, je me demande si l'on est sur un groupe VEGAN!!!

Ça me fait toujours bien rire [les personnes qui disent :] "je suis vegan mais je mange des œufs et, je précise, les poules ont été sauvées de l'abattoir !!"

Il me semble que le nom du groupe comporte vegan, dedans il n'y a pas de végétarien à tendance vegan, c'est du grand n'importe quoi.

Tu veux vraiment manger les règles de ta poule... ?

Facebook, mai 2017

⁶ Il nous semble essentiel de préciser ici que nous abordons le comportement d'une frange minoritaire de la communauté : toute généralisation abusive doit de ce fait être évitée. Il est évident que les antispécistes constituent un groupe hétérogène, où chacun tente de se frayer un chemin en s'arrangeant tant bien que mal avec ses contradictions et autres dissonances cognitives... comme le reste de l'humanité.

D'autres membres restent néanmoins attentifs à dénoncer les débordements, mais n'évitent pas pour autant l'écueil d'une volonté absolue de convaincre (voir le troisième extrait) :

Margaux¹ mange les œufs de ses poules et alors... ? Elle n'a pas le droit ?... elle est donc végétarienne à tendance vegan... où est le problème... c'est juste du vocabulaire...un peu de tolérance s'il-vous-plait... Vos commentaires sont déplacés... Et pas constructifs du tout... le veganisme serait donc une secte à qui on doit rendre des comptes ?...

Certains sont vraiment très très intolérants, limite inquisiteurs, c'est très gênant par moment on se croirait dans une secte (...) ça fait peur de poser une question...

Facebook, mai 2017

J'ai le sentiment que sur ce groupe, vous demandez le changement directement mais ce n'est pas possible. Il faut du temps pour changer les mentalités (...). J'ai aussi du mal avec certains discours, ou réactions. Je m'emporte aussi parfois parce que quand une cause nous porte, on veut y aller à fond. Mais... en venant sur ce groupe, je ne trouve plus de chouettes recettes mais des gens haineux, fermés d'esprit, qui ne donnent pas aux gens le temps de se renseigner, que la pièce tombe en quelque sorte. Personnellement, j'ai aussi testé la version "forte" auprès de mon entourage, en leur disant que c'était mal mais ça les a juste bloqués. On n'arrive à aucun changement si on y va avec l'imposition ou la force.

Facebook, octobre 2017

Ce phénomène d'agressivité, qui peut d'ailleurs sortir de la sphère virtuelle², est si récurrent dans certains groupes qu'il aboutit à la création de groupes virtuels fermés autoproclamés « *Vegans safe* », où une bienveillance à toute épreuve est de rigueur. Une certaine ironie est d'ailleurs perceptible : tout en prônant une empathie universelle à l'égard de toutes les espèces, certains n'en sont pas moins très violents avec les humains (et même ceux qui se montrent déjà sensibles - mais visiblement de manière insuffisante - à la cause animale). Ces dérives peuvent avoir des impacts sur la vie sociale, comme le montre également la deuxième partie de l'étude.

Les antispécistes pointent donc du doigt de vrais problèmes de société, mais formulent parfois de façon agressive et idéologique une réponse qui, elle-même, peut paraître extrême. Prenons l'exemple symptomatique de la question de l'abattage puisqu'elle cristallise de nombreux enjeux et critiques. Les vidéos de maltraitance de L214, par exemple, ont un aspect salutaire : elles dénoncent les dérives de l'industrie, mettent en évidence les dysfonctionnements de certains abattoirs, portent cette cause à la connaissance du plus grand nombre, amènent le sujet dans l'espace public... Mais la réponse apportée, soit la fermeture définitive de tous les abattoirs - parfois accompagnées de critiques violentes à l'égard des employés qui souffrent pourtant eux aussi d'un système violent - peut paraître extrême. L'analyse philosophique de la présente étude a d'ailleurs bien montré que les revendications des *libérateurs des animaux* peuvent être basées sur un argumentaire purement théorique et déconnecté des dimensions concrètes et historiques de l'élevage. De manière plus générale, la citation du formateur en maraîchage, en début de conclusion, exprime qu'une végétalisation radicale de l'alimentation peut apparaître comme un non-sens écologique. Nous l'esquissions également dans notre analyse anthropologique : le rejet systématique de toute prédation ne mène-t-il pas les antispécistes à refuser l'inévitable altération partielle de l'environnement, indispensable à la survie ? Si leur ressentiment à l'égard d'une société injuste les pousse à rejeter toute forme de domination, on peut se demander s'ils ne vont pas trop loin en niant des principes pourtant inscrits aux fondements de l'organisation des vivants, à l'image des écosystèmes où le sacrifice des uns permet de maintenir le fragile équilibre de tous les autres...

¹ Par souci d'anonymat, le prénom a été changé.

² En octobre 2017, lors du Sommet de l'Élevage à Cournon-d'Auvergne, des militants auraient notamment manifesté avec des slogans tels que « Honte à ce métier de paysan » ou « À bas les agriculteurs ». Voir « Au Sommet de l'Élevage, face à face tendu entre vegans et éleveurs », *Ouest-France*, 7 octobre 2017, [en ligne :], <https://www.ouest-france.fr/economie/au-sommet-de-l-elevage-vegans-et-eleveurs-face-face-5298176>, consulté le 9 octobre 2017.

Par contre, la prise en considération des préoccupations des acteurs de terrain – les éleveurs semblent ici les premiers concernés, mais les témoignages des employés d'abattoir sont aussi très édifiants – peut aboutir à des propositions de solutions concrètes et pertinentes. En Europe et notamment en Belgique, des groupes travaillent sur des alternatives aux abattoirs où la mise à mort est toujours plus massive, industrialisée et déshumanisée : tir en prairie, camion d'abattage mobile...³

En résumé, si les antispécistes s'enorgueillissent parfois d'avoir élargi leur sphère de considération morale aux non-humains, il semble malheureusement que certains d'entre eux aient omis d'y intégrer leur prochain, qu'il soit éleveur, mangeur de viande ou même végétarien. Une plus grande empathie à l'égard de ceux qui nous nourrissent permettrait sans doute de rassembler des citoyens engagés autour d'un socle de valeurs communes. Au lieu de servir les intérêts des industries, les militants antispécistes pourraient alors apporter un soutien plus significatif aux animaux et à l'environnement en prêtant une oreille attentive et bienveillante aux paysans.

³ B. DELPEUCH, S. LA SPINA, *Potentialités de l'abattoir mobile et du tir en prairie pour les élevages wallons*, Jambes : Nature & Progrès Belgique, 2017.

BIBLIOGRAPHIE

1. POUR ALLER PLUS LOIN...

- BEARDSWORTH A., KEIL T., « The Vegetarian Option : Varieties, Conversions, Motives and Careers », *The Sociological Review*, XL, 2, 1992, p. 253-293.
- CHUCK C., FERNANDES S.-A., HYERS L.-L., « Awakening to the politics of food : Politicized diet as social identity », *Appetite*, CVII, 2016, p. 425-436.
- DE BOER J., SCHÖSLER H., AIKING H., « Towards a reduced meat diet : Mindset and motivation of young vegetarians, low, medium and high meat-eaters », *Appetite*, CXIII, 2017, p. 387-397.
- DE FONTENAY E., *Sans offenser le genre humain. Réflexions sur la cause animale*, Paris : Albin Michel, 2008, p. 83-120.
- DELPEUCH B., LA SPINA S., *Potentialités de l'abattoir mobile et du tir en prairie pour les élevages wallons*, Jambes : Nature & Progrès Belgique, 2017.
- DERRIDA D., *L'Animal que donc je suis*, Paris : Galilée, 2006.
- DESCOLA P., *Les lances du crépuscule : relations jivaros, Haute Amazonie*, Paris : Plon, 1993, p. 120.
- DESCOLA P., *Par-delà la nature et la culture*, Paris : Gallimard, « Bibliothèque des Sciences humaines », 2005.
- DE WAAL F., *The Age of Empathy : Nature's Lessons for a Kinder Society*, Danver (MA) : Crown / London : Archetype, 2009.
- DIGARD J.-P., « Les nouveaux animaux dénaturés », *Études Rurales*, CXXIX-CXXX, 1993, p. 169-178.
- DUBREUIL C.-M., « L'antispécisme, un mouvement de libération animale », *Ethnologie française*, XXXIX, 1, 2009 p. 117.
- DUBREUIL C.-M., *Libération animale et végétarisation du monde : ethnologie de l'antispécisme français*, Paris : Édition du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2013.
- LESTEL D., *L'Animal est l'avenir de l'homme*, Paris : Fayard, 2010.
- LESTEL D., *Apologie du carnivore*, Paris : Fayard, 2011.
- LEVI-STRAUSS C., « La leçon de sagesse des vaches folles », *Études rurales*, CLVII-CLVIII, 1er janvier 2001, p. 9-14.
- MOURET S., « La valeur morale d'un animal : esquisse d'un tableau en forme de dons de vie et de mort. Le cas des activités d'élevage », *Revue du MAUSS*, XXXIX, 2012, p. 474-475.
- PORCHER J., « Ne libérez pas les animaux ! Plaidoyer contre un conformisme "analphabète" », *Revue du MAUSS*, XXIX, 2007, p. 575-585.
- PORCHER J., LÉCRIVAIN E., SAVALOIS N., MOURET S., *Livre blanc pour une mort digne des animaux*, Paris : Les Éditions du Palais, 2014.
- PORCHER J., « Défendre l'élevage, un choix politique », in GARROUSTE L., LYONNAIS L., MITRALIAS R. (dir.), *Pistes pour une agriculture écologique et sociale*, Paris : Syllepse, 2014.
- RÉMY C., *La fin des bêtes. Une ethnographie de la mise à mort des animaux*, Paris : Économica, « Études Sociologiques », 2009.

- TURINA I., « Éthique et engagement dans un groupe antispéciste, Abstract », *L'Année sociologique*, LX, 1, 2010, p. 161-187.
- VIALLES N., *Le sang et la chair. Les abattoirs des pays de l'Adour*, Paris : Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1987.
- VIALLES N., « La nostalgie des corps perdus », *Corps et affects*, Paris : Odile Jacob, 2004, p. 277-291.
- WOLFF F., « Libérer les animaux ? Un slogan immoral et absurde », in BIRNBAUM J. (dir.), *Qui sont les animaux ?*, Paris : Gallimard, 2010.

2. POUR UN POINT DE VUE ANTISPÉCISTE...

- CARON A., *Antispéciste. Réconcilier l'humain, l'animal, la nature*, Paris : Don Quichotte, 2016, p. 27-28.
- REGANT., *The Case for Animal Rights*. Berkeley : University of California Press, 2004.
- SINGER P., *La libération animale*, Paris : Petite Bibliothèque Payot, 2012.

TADLI D., BOLMAIN T., DELEFOSSE M.-S., *Regards croisés sur l'antispécisme*, Bruxelles : CPCP, « Études », 2017/02.

DÉSIREUX D'EN SAVOIR PLUS !

Animation, conférence, table ronde... n'hésitez pas à nous contacter,
Nous sommes à votre service pour organiser des activités sur cette thématique.

www.cpcp.be



Avec le soutien du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Les mouvements vegan et antispéciste, quoiqu'encore largement minoritaires, prennent de plus en plus d'ampleur au sein de la société occidentale. Progressivement, ils se sont fait une place dans l'espace politico-médiatique et ont ouvert le débat. Ils nous interrogent sur notre rapport à la viande et nos modes de consommation ainsi que sur les systèmes de production et les conditions d'élevage des animaux. Nous abordions en partie ces questions dans une précédente étude *De l'étable à la table. Nos rapports à la viande, révélateurs des modes de consommation*. Dans la présente étude, nous avons fait le choix de porter notre attention sur la communauté antispéciste en particulier, construite autour de son rapport à la viande et aux animaux. Nous avons souhaité élargir notre regard sur cette philosophie en l'étudiant selon trois visions différentes : anthropologique, psychologique et philosophique.

Dans une perspective anthropologique, Dounia Tadli offrira des clés de compréhension quant au contexte qui a favorisé le développement de cette communauté. Elle abordera également les représentations liées à la philosophie antispéciste et la façon dont celles-ci, d'une certaine manière, renforcent les logiques critiquées. Par la suite, Marie-Sarah Delefosse empruntera les outils d'analyse de la psychologie sociale afin d'étudier les motivations qui poussent les individus à devenir végétarien ou vegan ainsi que leur démarche d'adhésion à la communauté antispéciste. Enfin, Thomas Bolmain proposera une critique philosophique a priori du mouvement antispéciste.

Centre Permanent pour la Citoyenneté et la Participation

Rue des Deux Églises, 45 – 1000 Bruxelles

02 238 01 00 – info@cpcp.be

www.cpcp.be



Chaque jour des nouvelles du front !
www.facebook.com/CPCPasbl

Toutes nos publications sont disponibles
en téléchargement libre :

www.cpcp.be/etudes-et-prospectives